

Modern Language Notes

Volume XLVIII

MAY, 1933

Number 5

A PROPOS D'UNE ESTAMPE D'ABRAHAM BOSSE ET DE L'HÔTEL DE BOURGOGNE

Les ouvrages illustrés se rapportant à l'ancien théâtre français ont presque tous reproduit la belle estampe d'Abraham Bosse représentant les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne au début du XVII^e siècle. Nous y voyons figurer, dans le groupe central, de gauche à droite, les favoris du public parisien: Turlupin, Gautier-Garguille, Gros-Guillaume, puis une femme, probablement Perrine, femme de Gautier-Garguille et comédienne à l'Hôtel de Bourgogne. De chaque côté se trouvent deux personnages isolés, le *Français* et l'*Espagnol*, types conventionnels de la farce. Au fond, dans un cartouche, l'inscription: *Hôtel de Bourgogne*, nous indique bien dans quel théâtre se passe la scène.

Ces acteurs sont placés dans un décor dont l'architecture sévère et riche surprend un peu pour une simple farce. Beaucoup des annotateurs de cette gravure, renonçant à expliquer ce décor, se sont contentés de cette légende: *Les Farceurs Français au XVII^e siècle*. Mais ceux qui ont voulu l'expliquer, influencés peut-être par l'encadrement du dessin, qui, sur trois côtés au moins, peut représenter le cadre même d'une scène de théâtre, offrent une légende qui semble indiquer que notre illustration représente la totalité de la scène de l'Hôtel de Bourgogne. Nous lisons: *L'Hôtel de Bourgogne*, ou: *La scène de l'Hôtel de Bourgogne*, *Le décor du salon à l'Hôtel de Bourgogne*. Un ouvrage allemand nous explique: *Eine Vorstellung im Hôtel de Bourgogne*. Une reproduction de cette estampe, extraite d'un ouvrage publié en anglais, que nous venons de voir au Musée dramatique de l'Université Columbia, ajoute: *In the above picture is shown a part of the balustrade which kept the spectators in the pit from attacking the actors in moments of excitement*. Nous avons déjà trouvé cette idée dans une notice qui accom-

pagnait la même gravure publiée en France: *La balustrade, interrompue pour permettre aux acteurs de s'avancer jusque sur le devant du théâtre, séparait du parterre la scène fort peu élevée.*

On peut s'étonner à juste titre que les annotateurs de cette illustration, historiens du théâtre, manquent à tel point de précision et d'unité dans l'interprétation de notre estampe. Or, nous avons si peu de documents graphiques sur l'Hôtel de Bourgogne qu'il y aurait avantage à donner de cette estampe une interprétation plus précise. En l'examinant à la lumière des travaux de Rigal et de ceux plus récents du Professeur Lancaster et aussi en considérant la date de l'estampe, nous nous sommes demandé si elle ne représenterait pas vraisemblablement le compartiment du fond d'un des décors simultanés alors en usage à l'Hôtel de Bourgogne.

La dernière des cinq strophes de vers médiocres qui accompagnent l'estampe fait allusion à la mort récente d'un des acteurs, Gautier-Garguille:

*Mais le vray Gautier les surpasse,
Et malgré la rigueur du sort,
Il nous fait rire après sa mort,
Au souvenir de sa grimace.*

Or Gautier-Garguille mourut en décembre 1633; l'estampe a probablement été exécutée quelque temps avant sa mort et publiée quelque temps après.

Nous sommes donc en 1633. C'est la belle époque des décors simultanés, époque où les auteurs dramatiques faisaient passer l'action de leur drame d'un point du monde à l'autre bout avec une aisance qui nous déconcerterait aujourd'hui, ce qui nécessitait la représentation sur la scène d'éléments de décoration très disparates, ainsi d'un côté, une mer et un vaisseau, de l'autre côté, une chambre avec un lit;¹ au milieu, un élément de décoration plus soigné et d'un caractère plus noble, qui représentait généralement un beau palais. Cet élément soigné de la décoration était souvent séparé du reste de la scène par une balustrade. Nous retrouvons cette balustrade dans un grand nombre de croquis de Mahelot: *Parténie, la Moscovite, la Cornélie, le Roman de Paris* et d'autres.

¹ Décor pour *La Folie de Clidamant*, pièce perdue de Hardy, représentée vers 1632. Voir Henry Carrington Lancaster, *Le Mémoire de Mahelot, Laurent et d'autres décorateurs de l'Hôtel de Bourgogne et de la Comédie-Française au XVII^e siècle.*

Examinons le décor de l'estampe de Bosse: C'est la même disposition que dans certains palais des croquis de Mahelot, c'est la même balustrade, c'est ce fauteuil indiqué pour *la Folie de Clidamant* et qui figurait probablement dans les autres palais. Les dimensions des éléments de décoration de la gravure, la largeur et la hauteur des portes, indiquent encore la réalisation gênée, sur une scène déjà exiguë, d'une partie d'un projet de Mahelot, alors qu'il fallait laisser de la place à droite et à gauche pour les autres décors et aussi devant pour l'action.

Alors que la plupart des dessinateurs de cette époque déforment pour embellir et ont une tendance marquée à fausser certaines proportions au profit de certains effets, Abraham Bosse ne déforme pas, il peut enjoliver parfois, mais il garde dans toute son œuvre un sens précis de la perspective et un souci manifeste de l'exactitude des dimensions.

Dans son estampe, la perspective est celle qu'aurait l'artiste, debout, au niveau de ses personnages, mais à une certaine distance d'eux. C'est ainsi que Bosse a vu et réalisé sa composition. Si la scène de l'Hôtel de Bourgogne s'était terminée à la balustrade, Bosse eût vu son sujet du parterre et pris un plan de perspective beaucoup plus bas.

De plus, le plancher de la scène de cette estampe finit pauvrement: seule l'épaisseur de ce plancher s'y trouve figurée. Cela pouvait convenir à un théâtre ambulant, posé temporairement sur des tréteaux, mais non à un théâtre permanent, si soigné par ailleurs. Dans ce traitement du plancher, nous croyons voir un procédé d'architecte pour indiquer la coupe imaginaire d'un plan qui se continue en deçà des limites de l'illustration.

A. Bosse aurait donc représenté ses farceurs en haut et au milieu de la scène de l'Hôtel de Bourgogne, dans cette partie du décor que Mahelot indique ainsi dans son mémoire: *Au milieu du théâtre, il faut un beau palais.*

Il est facile de se représenter Bosse, raffiné de son époque et esprit déjà classique, posant ainsi ses personnages dans la partie de leur théâtre qui choquait le moins son goût d'artiste. Du reste, la joyeuse bande n'a-t-elle pas joué dans ces conditions, avant ou après la tragédie, les autres parties de la décoration laissées comme elles étaient, ou cachées par les rideaux dont on faisait usage à l'Hôtel de Bourgogne?

Cette interprétation de l'estampe de Bosse nous donnerait quelques précisions sur l'exécution de l'un au moins de ces décors de Mahelot qui ne sont suggérés dans son mémoire que par des croquis d'une facture assez naïve. Elle nous permettrait en outre de vérifier les hypothèses déjà faites sur les dimensions de la scène de l'Hôtel de Bourgogne.

En jugeant des dimensions du palais de l'estampe de Bosse d'après la hauteur des personnages, nous pouvons raisonnablement donner à l'ouverture de ce palais une hauteur de trois mètres sur une largeur égale. Une profondeur de deux mètres donne, en maquette, l'effet de perspective indiqué par l'estampe. En cherchant maintenant dans le mémoire de Mahelot un élément de décoration dont la profondeur soit facilement déterminable, nous trouvons qu'il faut pour *La Folie de Clidamant*, d'un côté du théâtre et en avant du palais, *une belle chambre qui s'ouvre et ferme, où il y ait un lit bien paré avec des draps*, un lit dans lequel un acteur pouvait sûrement se coucher, mais un lit pas trop grand pour ne pas perdre de place. Donnons une profondeur de deux mètres à cette chambre figurée par des colonnes en toile peinte dont l'épaisseur est négligeable. A ces quatre mètres de la profondeur ainsi obtenue, il faut ajouter environ un mètre cinquante à répartir en avant et en arrière de la chambre, pour le jeu des "fermes," l'effet des voûtes d'air et surtout pour ménager, en avant, un court proscenium. De plus, derrière la porte du fond, il faut laisser un passage, d'au moins soixante-quinze centimètres, pour les entrées solennelles des rois de tragédie. Nous obtenons ainsi une profondeur totale de scène de six mètres vingt-cinq. C'est bien approximativement la dimension suggérée par le Professeur Lancaster: six mètres cinquante.²

Il est moins facile de déterminer la largeur de la scène. Mais en tenant compte de la dimension de l'ouverture du palais déjà obtenue, en s'inspirant des largeurs, des symétries et des équilibres suggérés par le croquis de Mahelot, puis en soumettant le problème à l'essai de la maquette,—c'est là le travail de laboratoire de l'étudiant de la scène,—nous obtenons une ouverture de scène de six à huit mètres.

Dans son ouvrage déjà cité, le Professeur Lancaster nous donne quinze mètres cinquante comme largeur probable de la salle, mais

² Voir, Henry Carrington Lancaster, *History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century*. Part I, pp. 712-123.

la scène ne pouvait en occuper qu'une partie, ne fût-ce que pour ménager de chaque côté des décors la place nécessaire à la manœuvre de certaines "apparitions," celle du *vaisseau garni de mâts et de voiles* de *La Folie de Clidamant*, par exemple.

Les conclusions qu'on pourrait tirer de notre interprétation de l'estampe de Bosse ne sont donc pas incompatibles avec celles déjà formulées par les érudits du théâtre, elles sembleraient même les confirmer.

Cette interprétation d'une image et les conclusions que nous en tirons, ne peuvent intéresser les esprits graves qui ne considèrent le théâtre que sous son aspect exclusivement littéraire et philologique. Mais ceux qui savent que le théâtre est quelque chose de plus complexe qu'un texte pourront tirer quelque profit de cet essai de critique iconographique.

GASTON LOUIS MALÉCOT

Fayetteville, Pennsylvania

DEUX EPIGRAMMES DE BOILEAU

J'ai vu l'Agésilas.
Hélas!

Après l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà!

Pas d'épigrammes plus connues, ni plus souvent citées. A l'unanimité de la critique depuis deux siècles et demi elles caractérisent le déclin du grand Corneille, la dégringolade d'Agésilas en Attila. Cette interprétation m'a toujours choqué: ces épigrammes ainsi comprises jurent avec ce que nous savons des sentiments de Boileau envers Corneille¹ et elles m'ont toujours semblé signifier ceci:

¹ Est-il utile de rappeler le témoignage de Madame de Sévigné: "Vive donc notre vieil ami Corneille! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent. Ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi." Lettre à Madame de Grignan du 16 mars 1672, c'est-à-dire cinq ans après Attila. Et faut-il citer les nombreux passages de Boileau lui-même où l'éloge de Corneille est clair? *Discours au Roi* (1665), v. 54; *Satire IX* (1667), v. 231-234; *Art Poétique* (1674), chant IV, v. 195-196; *Vers pour mettre au bas du portrait de M. Racine*; *Lettre à M. Perrault* (1701). Et quant au fameux vers: "De Corneille vieilli sais consoler Paris," il

J'ai vu l'Agésilas . . . mauvaise pièce, le public a murmuré, la pièce est tombée. Boileau en est attristé: "Hélas" Mais dès que paraît Attila, dès qu'il peut rendre justice à Corneille, Boileau écrit: Après l'Agésilas, hélas! (je l'ai dit, et je le répète) *mais* après l'Attila, Holà! (Bravo! Voilà bien notre grand Corneille!)

Cette interprétation me plaît, mais j'ai honte de me trouver seul contre toute la critique. . . . Quels sont donc les arguments en faveur de l'interprétation "classique"? Je relis nombre de commentaires, et chacun semble me confirmer de plus en plus dans mon point de vue. Marty-Laveaux dans sa Notice reconnaît que:

Le Registre de Lagrange constate que la pièce eut vingt représentations consécutives et trois autres encore dans la même année: *c'était pour le temps un véritable succès.*² Cela n'empêcha point Boileau de faire cette épigramme si connue, si facile à retenir:

Après l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà!

qui est devenue dans la bouche de bien des amateurs, et même de beaucoup de critiques, une réponse sans réplique, une de ces fins de non-recevoir aussi décisives que le Tarte à la Crème du marquis dans la Critique de l'Ecole des Femmes.

Marty-Laveaux semble donc s'étonner, mais il accepte l'explication classique. Aurait-il été influencé par Voltaire qu'il cite dans la première ligne de sa Notice? J'ouvre le Commentaire de Voltaire, et j'y trouve au début de la Préface d'Attila la fameuse épigramme d'ailleurs incorrectement citée,³ et précédée de ces mots: "La plaisanterie de Despréaux devait l'avertir de ne plus travailler, ou de travailler avec plus de soin." Et Voltaire continue: "On connaît encore ces vers:

Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille."

faut se rappeler qu'il est précédé de "*seul* de tant d'esprits" et est adressé à Racine pour le consoler, dans l'*Épître* VII qui date de 1677, c'est-à-dire trois ans après la dernière tragédie de Corneille: *Suréna*.

² "Attila aurait tenu l'affiche plus longtemps si la Duparc n'avait pas passé à l'Hôtel de Bourgogne à Pâques 1667." Lemaitre: *Racine*, p. 162.

³ "J'ai vu l'Agésilas," au lieu de "Après l'Agésilas."

Cette citation me rappelle qu'il y a en effet une autre "attaque" d'Attila par ce même Boileau, mais comment commence-t-elle donc? Voltaire n'a-t-il pas omis un vers assez intéressant? Il a omis le vers:

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà.

Un clerc, c'est-à-dire, d'après Gazier, "un petit commis, employé chez un notaire, chez un procureur." Cette omission me semble grosse de conséquences . . . je relis le passage complet, avec les quatre vers qui précèdent:

Tous les jours à la Cour un sot de qualité
Peut juger de *travers* avec impunité:
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le *clinquant* du Tasse à tout l'or de Virgile.
Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila,⁴
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de *visigoths* tous les vers de Corneille;⁵

et je me frotte les yeux, et je ne comprends plus. . . Est-ce là une attaque? Mais alors Boileau attaque Malherbe, Racan, Virgile! Ici encore *tous* les commentateurs sont d'accord: ce passage est un rappel de la fameuse épigramme,⁶ et une seconde condamnation d'Attila. J'avoue que ces vers me semblent très clairs, et les commentateurs me paraissent être comme hypnotisés par le Holà de l'épigramme mal compris. Cela ne viendrait-il pas en grande partie de la citation tronquée de Voltaire?

Voltaire cherche à élever Racine au-dessus de Corneille. Il commence sa Préface par les mots suivants:

Attila parut malheureusement la même année qu'Andromaque. La comparaison ne contribua pas à faire remonter Corneille à ce haut point de

⁴ A rapprocher de:

Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant:
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

L'Art Poétique, III.

⁵ Boileau, *Satire IX*, v. 173-180.

⁶ Je n'ose pas croire que le second hémistiche du cinquième vers cité soit la confirmation par Boileau lui-même de mon hypothèse, et veuille dire: sans craindre *mon* Holà, qui signifiait: Voilà le retour à la bonne tragédie.

gloire où il s'était élevé; il baissait, et Racine s'élevait: c'était alors le temps de la retraite; il devait prendre ce parti honorable.⁷

Voltaire nous dit lui-même: "Je traite Corneille tantôt comme un Dieu, tantôt comme un cheval de carrosse,"⁸ et: "Je lui donne des coups de pied dans le ventre, l'encensoir à la main."⁹ N'est-ce pas ici un de ces coups de pied? et n'en est-ce pas un second quand il dit un peu plus loin dans la même préface: "On a prétendu (car que ne prétend-on pas?)¹⁰ que Corneille avait regardé ces vers comme un éloge; mais quel poète trouvera jamais bon qu'on traite ses vers de visigoths . . ." Qui est cet *On*? C'est toujours le *clerc* du vers supprimé par Voltaire. Et Voltaire continue dans la Préface à sacrifier Corneille à Racine.

Marchant dans les traces de Voltaire, tous les commentateurs de ce passage de la *Satire* IX rappellent le Holà de Boileau, et semblent vouloir me donner tort, mais décidément ils le font de mauvaise grâce, et comme à regret.¹¹ Je lis dans l'édition de Saint-Surin: "Brossette pense que Despréaux a voulu rappeler deux épigrammes qu'il avait composées sur les tragédies d'Agésilas

⁷ Cette assertion même est réfutée par Marty-Laveaux qui la cite dans sa Notice et ajoute: "Tout en reconnaissant la justesse de ces réflexions un peu banales, on ne doit pas oublier qu'Andromaque ne fut jouée que huit mois après Attila, et ne put par conséquent entraver en rien le succès de cet ouvrage."

⁸ *Lettre à d'Argental*, 31 août, 1761.

⁹ *Lettre à l'Abbé d'Olivet*, citée dans *Bolaeana* de Montchesnay.

¹⁰ Voltaire dans cette parenthèse cherche naturellement à discréditer cet appui que Corneille donne à ma thèse et dont je parlerai plus tard.

¹¹ Plusieurs d'entre eux qui probablement n'ont pas lu les pièces en question, et n'en savent pas l'histoire, en arrivent à dire des choses au moins étranges:

Note d'Amar dans son édition des *Œuvres* de Boileau, à-propos d'Attila. "L'une des dernières pièces du grand Corneille jouée *sans succès*." Deschanel nous dit: "Mais la fable ni l'exécution d'Attila, roi des Huns ne répondirent au dessein grandiose. *L'œuvre sombra*." *Le Romantisme des Classiques*, Corneille, p. 253.

Gazier exagère quand il écrit dans son édition de Boileau: "Voilà le sens de cette épigramme: Quand on a vu jouer Agésilas on plaint Corneille d'être tombé si bas. Mais quand le poète ne comprenant pas la portée des critiques qui lui ont été faites continue et fait *plus mal encore*, il faut le *siffler*." (p. 277)

Et M. Lanson, qui sera d'un tout autre avis, plus tard quand il aura étudié Attila, nous dit, toujours suivant Boileau: "*l'erreur d'un grand homme, Attila*." (*Boileau*, p. 76)

et Attila. Cette allusion *s'il s'est proposé de la faire* était bien *peu digne de lui*." Plus loin : "La manière dont ces vers sont encadrés pouvait fort bien tromper leur auteur [sic] sur l'intention du satirique, *si toutefois* elle était de ne pas épargner la vieillesse d'un grand homme." Me trompé-je, ou ces lignes donnent-elles vraiment une impression de malaise ?

De même *tous* les critique s'accordent naturellement sur le sens à donner aux épigrammes, et je serais seul, seul contre deux siècles et demi de critique, si je ne m'étais trouvé un allié inattendu dans la personne même de Corneille : Attila était, dit-on, sa tragédie préférée,¹² et quant aux quatre vers de la satire IX Brossette nous dit : "M. Despréaux m'a dit que Corneille prenait ces quatre vers pour un trait de louange, de sorte qu'il les préférerait bonnement à ceux où M. Despréaux loue si bien le Cid."¹³ Et enfin c'est une louange encore que Corneille voyait dans les épigrammes :

Quelques gens ont reproché à M. Despréaux de s'être délassé de ses grands ouvrages par quelques petites poésies qui ne répondent pas toujours à sa haute réputation. On l'a surtout fort blâmé d'avoir laissé imprimer deux épigrammes très laconiques qu'il fit contre l'Agésilas et contre l'Attila du grand Corneille, quoique Chapelain les eût fort vantées sans savoir qui en était l'auteur. Ces deux épigrammes finissent par Hélas et par Holà. Les faux critiques, disait-il, se sont fort révoltés contre cette petite badinerie faute de savoir qu'il y a un sentiment renfermé dans ces deux mots. Corneille s'y méprit lui-même et les tourna à son avantage, comme si l'Auteur avait voulu dire que la première de ces deux pièces excitait parfaitement la Pitié, et que l'autre était le Non Plus Ultra de la Tragédie.¹⁴

Et ici une question assez grave se pose : nos commentateurs ont-ils lu nos deux tragédies ? J'en doute fortement, et je suis heureux de découvrir que Faguet est convaincu que Voltaire en particulier ne les a pas lues :

Vers la fin de son travail sur Corneille Voltaire en avait assez de son entreprise et il n'a pas lu Tite et Bérénice, non pas plus qu'il n'a lu Agésilas ni Attila, ni Pulchérie, ni Suréna. Vous pouvez m'en croire absolument.¹⁵

¹² "Corneille a dit souvent que Attila était sa meilleure pièce." L'Abbé Dubos : *Réflexions critiques*, 2e partie, section XII, cité par M. Michaut : *La Bérénice de Racine*, p. 218.

¹³ *Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette*, p. 554.

¹⁴ Montchesnay : *Bolaeana*, p. 373.

¹⁵ *Journal des Débats*, 22 juillet, 1907, Feuilleton Dramatique, cité dans *Mercur de France*, 15 avril 1928, p. 314.

Cette constatation est encourageante et va me donner une supériorité sur les autres commentateurs: je lis Agésilas, et je lis Attila. Et maintenant je suis sûr que Boileau n'a pas *pu* vouloir mettre Attila au-dessous d'Agésilas. Agésilas est vraiment une pièce détestable, et ce qui est plus important ici, détestable du point de vue de Boileau: songez d'abord qu'elle est en vers libres, une *tragédie en vers libres*! Et on dit que si Boileau n'a pas parlé de La Fontaine, c'est que les Fables sont en vers libres. "Hélas!" n'est certainement pas un jugement trop sévère pour une si dangereuse innovation de son ami. La tragédie d'Agésilas est écrite en vers libres, et le plus souvent ces vers sont comiques ou même grotesques. Je me contenterai de quelques citations:

Aglatide est d'humeur à rire de sa perte:
Son esprit enjoué ne s'ébranle de rien.
Pour l'autre, elle a, de vrai, l'âme un peu moins ouverte,
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien. v. 724-727

Ne croirait-on pas lire *Mélite*? Mais que dire de vers comme les suivants:

Mais s'il attendait là que mon tour arrivé
Autorisât à ma conquête
La flamme qu'en réserve il tenait toute prête, v. 820-822

et les deux vers qui terminent l'acte III:

Et nous verrons après s'il n'est point de milieu
Entre le charmant et l'utile, v. 1285-86

et cette vraie "occasion":

Agésilas: Non; mais qui la pressait de choisir un époux?
Spitridate: L'occasion d'un roi, Seigneur, est bien pressante.
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour, v. 1770-72

et cette parodie de la volonté cornélienne:

Xénoclès: Il ne faut que vouloir: tout est possible aux rois.
Agésilas: Ah! si je pouvais tout, dans l'ardeur qui me presse
Pour ces deux passions qui partagent mes vœux,
Peut-être aurais-je la faiblesse
D'obéir à toutes les deux. v. 1954-58

J'ai relevé beaucoup de vers presque aussi mauvais que ceux-ci, et je n'ai pas trouvé un seul beau vers digne de Corneille.

Je laisse de côté à dessein le sujet et l'action même de la pièce qui ne sont ni meilleurs ni pires que ceux d'Attila, mais il me faut dire quelques mots du dénouement, qui est tout-à-fait extraordinaire: c'est un pur et détestable dénouement de comédie: la tragédie se termine par un triple mariage:

Rendons nos cœurs, Madame, à des flammes si belles;
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour
Qui par un *triple* hymen couronnera l'amour!

Ce que Corneille jeune n'avait osé faire dans sa comédie de *La Galerie du Palais*,¹⁶ Corneille vieillissant le fait dans sa tragédie d'Agésilas, qu'il n'appelle même pas une comédie héroïque. Le gémissement de Boileau est plus que pardonnable.

Et maintenant que vaut Attila? Oh! ce n'est pas une des grandes tragédies de Corneille, mais elle est nettement supérieure à Agésilas: et d'abord elle est tout entière en alexandrins, pour la plus grande joie, il me semble, de Boileau, et la plupart de ces alexandrins sont de la meilleure manière du vieux poète: les beaux passages sont trop longs pour être cités ici, mais en se reportant au texte on y trouvera par exemple un très bel écho du *Cid* dans le fameux portrait de Louis XIV et du Dauphin (vers 555-589) et on s'étonnera d'y lire de longs passages qui semblent écrits par le jeune rival de Corneille, et qui rappellent Andromaque (vers 462-468 et 769-796) ou annoncent Iphigénie (vers 671-682) ou évoquent Hippolyte:

Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre suite. v. 821-822

Le dénouement d'Agésilas est bien mauvais, celui d'Attila a généralement été considéré comme exécrable, mais il se trouve au moins un critique qui le défend, et semble vouloir protéger Attila contre la seule attaque que ceux qui ont lu cette tragédie aient jamais dirigée contre elle:

Corneille, dit M. Lanson, n'a pas craint de choquer le goût ou les mœurs de ses contemporains par des traits historiques qu'il conservait: il a laissé deux femmes à Pompée, deux maris à Sophonisbe, il a fait mourir Attila d'un saignement de nez, il a envoyé Théodore à son étrange supplice... Quand on compare ces pièces de Corneille à celles où *Quinault* escamote si délicatement les données scabreuses ou révoltantes des sujets antiques, on conçoit que le public du XVII^e siècle ait concédé à Corneille la fidèle observation de l'histoire.¹⁷

¹⁶ *Chrysante*: Mon cœur est tout ravi de ce double hyménée.

Florice: Mais, afin que la joie en soit égale à tous,
Faites encor celui de monsieur et de vous.

Chrysante: Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela sentirait trop sa *fin de comédie*.

Derniers vers de *La Galerie du Palais*.

¹⁷ Lanson: *Corneille*, p. 80.

Je remercie M. Lanson de nous avoir montré que Boileau pouvait ne pas trouver mauvaise même la moins bonne partie de notre tragédie.

La lecture de ces deux tragédies a été pour moi une révélation: Boileau n'a pas pu trouver *Attila* inférieur à *Agésilas*. C'est une bien meilleure pièce, et meilleure du point de vue de Boileau. Et je m'aperçois peu à peu en lisant les critiques d'*Attila* que tous sont de mon avis, et découvrent qu'*Attila* est une meilleure tragédie qu'*Agésilas* "malgré le *Holà* de Boileau."¹⁸

En interprétant le fameux *Holà* d'une autre façon, ne pourrait-on pas, comme je le voudrais, réconcilier Boileau et nos critiques? *Holà*, mot choisi évidemment pour la rime, a-t-il plus d'un sens? a-t-on jamais vu *Holà* signifier ce que je voudrais qu'il signifie? Je cherche dans Littré, qui, après avoir donné les significations habituelles du mot, hanté lui aussi et comme hypnotisé par la fameuse épigramme, crée un troisième sens, pour lequel il n'a qu'un exemple, appuyé sur une citation de cet exemple.¹⁹ N'y a-t-il pas là un curieux cas de suggestion? Les dictionnaires du XVII^e siècle ne citent pas Boileau. Je trouve dans le *Dictionnaire de l'Académie* (1694): "sert pour appeler, signifie: tout beau, c'est assez: "Holà, ne versez pas davantage d'eau. Holà Holà"; dans Furetière (1690): "Holà: Il suffit, arrêtez-vous: "Quand on fait des présents à un avare il ne dit jamais: Holà, c'est assez"; dans Richelet (1728): "On se sert du mot Holà pour prier, ou pour commander d'*agir plus doucement*"; dans Ménage (1750): "Holà et *Alte là* sont synonymes"; et enfin dans le *Dictionnaire de l'Ancienne Langue Française* (avant l'épigramme) de Godefroy un sens unique: "Commandement d'arrêt, s'est employé pour signifier cessation de poursuites, d'*hostilités*." N'est-ce pas tout ce que je cherche à faire dire à *Holà*: "J'ai attaqué Agésilas, Attila me force à cesser les hostilités." Et je n'ai même pas besoin d'un sens pourtant bien précieux pour moi, trouvé dans Bescherelle (1848): "Holà exprime

¹⁸ Voir en particulier: Hémon, *Cours de Littérature, Corneille*, p. 15; Brunetière, *Etudes Critiques*, VI, p. 145; Lanson, *Théâtre choisi de Corneille*, p. xvii, et *Esquisse d'une histoire de la tragédie française*, pp. 97, 98, 99; Faguet, *En lisant Corneille*, pp. 214-219; Dorchain: *Pierre Corneille*, p. 402.

¹⁹ "Il signifie aussi: qu'on l'arrête, qu'on l'empêche: "Après l'*Agésilas*, Hélas, Mais après l'*Attila*, Holà," et Voltaire: Lettre à d'Alembert, 101. 12 juillet 1762: "Attila est au-dessous des pièces de Dauchet, je m'en tiens au *Holà* de Boileau."

aussi l'étonnement, l'admiration." J'avais commencé cette étude sur une simple impression, je la termine sur une conviction: Si "Holà" veut dire cessation de poursuite, et peut exprimer l'étonnement, l'admiration; si *Attila* est nettement supérieur à *Agésilas*, comme tous les critiques qui ont lu les deux pièces le reconnaissent; si nous n'avons aucune preuve que Boileau a voulu condamner cette tragédie; si au contraire le fameux passage de la *Satire IX*, que nous semblons comprendre pour la première fois, en fait l'éloge, et si Corneille lui-même est avec nous; pourquoi accuser Boileau d'avoir manqué de jugement, et d'avoir attaqué Corneille si féroce-ment et si inutilement? Boileau, je le répète, n'avait aucune raison de se montrer sévère pour *Attila*, tragédie dans laquelle Corneille revenait à l'alexandrin, revenait aux Romains, et qui était la première œuvre qu'il confiait à Molière. N'est-il pas plus raisonnable de penser que Boileau aimant et admirant Corneille avait été attristé par l'échec d'Agésilas, et que la première épigramme lui avait échappé, mais il ne l'a pas imprimée avant de pouvoir rendre justice à Corneille, à l'occasion du succès d'Attila, dans la seconde épigramme se terminant par Holà: J'avais dit Hélas!, pense Boileau, je ne peux pas le nier, mais maintenant que je peux dire Bravo, j'imprime le tout, et je m'empresse de faire allusion au succès d'Attila dans ma *Satire IX* (qui a été composée l'année même d'Attila).

Et ainsi la fin de Corneille est moins lamentable: ce n'est plus la dégringolade dont son ami se moque, et dont la critique depuis deux siècles et demi s'amuse, en citant la fameuse épigramme. Nous retrouvons le grand Corneille jusqu'au bout: il lutte et se renouvelle, faiblit quelquefois, mais sait triompher de nouveau.

Et Boileau lui aussi sort grandi de cette étude: ce n'est plus le critique injuste²⁰ qui frappe son vieil ami à coups redoublés, mais c'est l'admirateur fidèle qui est tout heureux de pouvoir féliciter et encourager le grand poète vieilli, dès qu'il en a l'occasion, aussi généreux à cette époque qu'il le sera plus tard quand il offrira d'abandonner sa pension pour faire rétablir celle du vieux Corneille.²¹

RENÉ TALAMON

University of Michigan

²⁰ " Ses dernières tragédies, malgré les Hélas! et les Holà! intéressés de Boileau, ne méritent pas . . ." Gonzague Truc: *Jean Racine*, 1926, p. 60.

²¹ Lanson: *Boileau*, p. 13.

BIBLIOGRAPHICAL DATA ON VOLTAIRE FROM 1926 TO 1930

The bibliography which follows is intended as a supplement to *A Century of Voltaire study: a bibliography of writings on Voltaire, 1825-1925*, which appeared in 1929. It is limited to books and articles about Voltaire and does not include editions of his works except in certain cases where there is considerable critical material. All books and periodicals listed have been examined by the compiler, who is aware of the fact that there must be additional titles, especially in German, Italian, and Spanish, which were not available in the libraries visited. Scandinavian, Flemish, and Dutch sources are practically absent, because of their inaccessibility.

The classification of the material follows that used in the original bibliography with the exception of Part VI: Criticism of Individual Works, where the items have been arranged alphabetically by the author instead of by the title of Voltaire's work. All the correspondence has been grouped together, so that it will be necessary to refer to that section as well as to the headings in which one may be especially interested. The abbreviations follow, wherever possible, those of the earlier publication. In the case of serial or special publications not previously listed, the abbreviations are in many instances, those used by Professor Gustave Lanson in his *Manuel bibliographique de la littérature française moderne*. Valuable suggestions by Miss Isadore G. Mudge, Reference Librarian of Columbia University Library, by Professor Norman L. Torrey of Yale University and by Professor George R. Havens of the Ohio State University are acknowledged with gratitude.

LIST OF ABBREVIATIONS

Aesculape—Aesculape. Am Parade—The American parade. Am Pol Sci R—The American political science review. B Beitr Rom Ph—Berliner beiträge zur romanischen philologie. Beaux Arts—Les Beaux arts. Bull Bibl—Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire. Bull S F H Méd—Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine. Bull S H Pr—Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. Chr Méd—La Chronique médicale. Connoisseur—The Connoisseur. Deutsche Rund—Deutsche rundschau. Fortnightly R—The Fortnightly review. Forum—The Forum. Gand Art—Gand artistique. Germ Rom Monat—Germanisch-

romanische Monatsschrift. Grande R—La Grande revue. Hist Z—Historische Zeitschrift. Illustration—L'Illustration. Intermédiaire—Intermédiaire des chercheurs et curieux. Living Age—The Living age (Littell's). M Business—The Magazine of business. Mél Baldensperger—Mélanges d'histoire littéraire générale et comparée offerts à Fernand Baldensperger. Paris, Champion, 1930. 2 v. Mém Henri Basset—Mémorial Henri Basset. Nouvelles études . . . publiées par l'Institut des hautes études marocaines. Paris, P. Geuthner, 1928. 2 v. (Publ Inst H Ét Maroc, t 17, 18). Menorah J—Menorah journal. Mercure—Le Mercure de France. Mod Lang N—Modern language notes. Mod Lang R—The Modern language review. Mod Phil—Modern philology. Monde Nouveau—Le Monde nouveau. Nation (London)—The Nation (London). N & Q—Notes and queries. N Gids—Nieuwe gids. N Litt—Les Nouvelles littéraires. New Republic—The New republic. Nouvelle R—La Nouvelle revue. Pantheon—Pantheon (Monatsschrift für freunde und sammler der kunst). P M L A—Publications of the Modern Language Association of America. Pr R S Med—Proceedings of the Royal society of medicine. Progrès Méd—Le Progrès médical. Renaissance—La Renaissance. R Belge Phil H—Revue belge de philologie et d'histoire. R C C—Revue des cours et conférences. R D M—Revue des deux mondes. R Et Hongr—Revue des études hongroises. R H Ec S—Revue de l'histoire d'économie sociale. R H L—Revue d'histoire littéraire. R H Vaud—Revue historique vaudoise. R Hebd—Revue hebdomadaire. R Litt C—Revue de littérature comparée. R Mondiale—Revue mondiale. R P L—Revue politique et littéraire (revue bleue). R Paris—Revue de Paris. R Rhénane—Revue rhénane. Rom For—Romanische Forschungen. Romanic R—Romanic review. S P—Studies in philology (University of North Carolina). Sat R Lit—Saturday review of literature. Symposium—The Symposium. Thinker—The Thinker. Vragen D—Vragen van den dag. Yale R—The Yale review. Z Bücherfr—Zeitschrift für Bücherfreunde. Z Ethnol—Zeitschrift für Ethnologie. Z Fr Spr L—Zeitschrift für französische Sprache und Literatur.

I. Bibliography and Bibliographical Studies.

- BARR, Mary-Margaret H. A Bibliography of writings on Voltaire, 1825-1925. New York, Institute of French Studies, 1929. 123 p. (At head of title: A century of Voltaire study.) Reviewed by Daniel Mornet in *R H L* 37: 623, 1930; by George R. Havens in *Mod Lang N* 45: 347, May 1930; by Harriet D. MacPherson in *Romanic R* 31: 256-59, July-Sept. 1930.
- HAVENS, George R. and TORREY, Norman L. Private library of Voltaire at Leningrad. *P M L A* 43: 990-1009, Dec. 1928.
- HAVENS, George R. and TORREY, Norman L. Private library of Voltaire at Leningrad. *Sat R Lit* 5: 1192, 20 July 1929.
- HAVENS, George R. and TORREY, Norman L. Voltaire's books: a selected list. *Mod Phil* 27: 1-22, Aug. 1929.
- HAVENS, George R. and TORREY, Norman L. Voltaire's library. *Fortnightly R* 132: 397-405, Sept. 1929.

KRASNOPOLSKI, Paul. Die geplante Verlosung der Kehler Voltaire-Ausgaben. *Z Bücherfr n f* 18: 95-96, 1926.

PELOUX, Charles, vicomte du. Répertoire général des ouvrages modernes relatifs au XVIII^e siècle en France (1715-1789). Paris, E. Grund, 1926. 306 p.

A valuable aid despite the inevitable omissions and typographical errors.

ROOSBROECK, G. L. van. Additions and corrections to Voltaire's bibliography published in 1924. *Mod Lang N* 44: 328-30, May 1929.

VALKHOFF, P. Voltaire et la Hollande. Paris, le "Monde nouveau," 1926. 31 p. (Extr. du *Monde Nouveau* du 15 avril, 15 mai, 15 juin 1926.)

This item is concerned chiefly with the editions of his works.

II. General Criticism.

ABBOTT, Lawrence F. Twelve great modernists. New York, Doubleday, Page and Co., 1927. 301 p. (Voltaire the humanitarian, pp. 69-92.)

BAINVILLE, Jacques. Le Jardin des lettres. Paris, Éditions du Capitole, 1929. 2 v. (cf. 1: 9-102).

BRANDES, Georg. Voltaire. New York, Boni, 1930. 2 v. Reviewed by George Havens in *Yale R* 20: 852, summer 1931; by James Orrick in *Symposium* 2: 270-73, April 1931; and by G. L. van Roosbroeck in *Romanic R* 22: 334-36, Oct.-Dec. 1931.

CELARIÉ, Henriette. Monsieur de Voltaire, sa famille et ses amis. Paris, A. Colin, 1928. 231 p.

An excellently written book in which the author has drawn almost entirely from letters and memoirs and has caught especially the spirit of Voltaire's own letters.

CLARAZ, Jules. Voltaire et son œuvre. Conflans-Sainte Honorine, Impr. édit. de "l'Idée libre," 1927. 32 p.

DUBNOW, Simon. Weltgeschichte des jüdischen Volkes. Berlin, Jüdischer Verlag, 1928.

JOSEPHSON, Matthew. The technique of Voltaire. *New Republic* 65: 196-97, 31 Dec. 1930.

A review of the biographies by Brandes and Vulliamy.

LEWIS, Joseph. Voltaire the incomparable infidel. New York, Freethought press assoc., 1929. 93 p.

Voltaire is the excuse for an anti-clerical tirade.

LUDWIG, Emil. Genius and character. New York, Harcourt Brace & Co., 1927. 346 p. (Voltaire in eighteen tableaux, p. 199-212.)

PROAL, Louis. Le rire moqueur de Voltaire. *Nouvelle R* 82: 211-24, 317-31; 1, 15 avril 1926.

RIDING, Laura. Voltaire, a biographical fantasy. London, Hogarth press, 1927. 30 p.

RITCHIE, R. L. Graeme. *Voltaire*. London, Nelson, 1928. 230 p. (Modern studies series).

A biographical setting for selections from Voltaire's works.

THADDEUS, Victor. *Voltaire, genius of mockery*. New York, Brentano, 1928. 291 p.

Of little scholarly value.

VULLIAMY, C. S. *Voltaire*. New York, Dodd, Mead, 1930; London, Geoffrey Bles, 1930. 353 p.

Unfortunately the author presents a very confused idea of Voltaire and limits himself to biography.

WILKINSON, L. A. *Voltaire: intellectual leader of the world. Thinker*, V. 1, no. 2, Dec. 1929, p. 40-52.

III. Biography.

A. Early period, 1694-1734.

CHASE, Cleveland B. *The young Voltaire*. New York, Longmans, Green, 1926. 253 p.

An intelligent treatment of the English period with emphasis correctly placed on the publication of the *Henriade*.

Généalogie de Voltaire. *Intermédiaire* 90: 661, 748, 10-20-30 août, 10 oct. 1928.

RAYNAUD, Ernest. *Voltaire et les fiches de police. Mercure* 199: 536-56, 1. nov. 1927.

The author maintains that the police records concerning Voltaire are often false.

Reprint from *British Journal* 28 Jan. 1726-7 concerning Voltaire's presentation at the English court. *N & Q* 152: 74, 29 Jan. 1927.

WADE, Ira O. *Voltaire's name. PMLA* 44: 546-64, June 1929.

A careful study of the various hypotheses with a reasonable conclusion.

B. Middle period, 1735-1754.

ALDINGTON, Richard. *Voltaire and Frederick the Great. Fortnightly R* 126: 518-28, Oct. 1926.

BALDENSPERGER, Fernand. *Les prémices d'une douteuse amitié: Voltaire et Frédéric II de 1740-1742. RLitt C* 10: 230-61, avril-juin 1930.

GALÉRA, Karl S. von. *Voltaire und der Antimachiavelli Friedrichs des Grossen. Halle, Mitteldtsch Verlags-A-G., 1926. 102 p. (Hallische Forschungen zu neueren Geschichte, h. 2.)*

A detailed study of Frederick's treatise from the inception of the plan until its publication and dissemination in Europe with due attention to Voltaire's part in it.

HENRIOT, Émile. *Voltaire et Frédéric II. Paris, Hachette, (1927). 124 p.*

First appeared in *R Hebd* année 35, t. 12: 131-53, 299-325, 441-53, 1926. Reviewed by Daniel Mornet in *RHL* 36: 301-02, 1929.

LOWENTHAL, Dr. Époux et amants au XVIII^e siècle. *R Mondiale* 185: 119-32, 234-40, 15 sept., 1 oct. 1928.

Includes a mediocre treatment of the Voltaire, St. Lambert and Mme du Châtelet incident.

MAUREL, André. La marquise du Châtelet, amie de Voltaire. Paris, Hachette, 1930. 239 p.

The original contributions are largely archaeological with reconstructions of the château at Cirey.

PATZIG, Hermann. Zu der épître Friedrichs des Grossen an Voltaire vom 2. Nov. 1741. *Z Fr Spr L* 51: 303-18, 1928.

PROD'HOMME, J. G. éd. Voltaire raconté par ceux qui l'ont connu (de Paris à Genève). Paris, Stock, 1929. 286 p. (Préface de Édouard Herriot.)

A selective presentation of official communications, private letters, and journals dealing with Voltaire's life until 1754. Several errors in dates have been noted.

C. Final period, 1755-1778.

BOISSIER, R. Voltaire et ses médecins: 1. Voltaire et Tronchin. *Progrès Méd* 10 déc. 1927.

CHAPONNIÈRE, Paul. Un pasteur genevois ami de Voltaire: Jacob Vernes. *RHL* 36: 181-201, avril-juin 1929.

CHASSAIGNE, Marc. L'affaire Calas. 4. éd. Paris, Perrin, 1929. 294 p. (Nouvelle collection historique.—Drames judiciaires d'autrefois 2. série. no. 3.)

A well documented study of a controversial subject.

———. The Calas case. Trs. by Raglan Somerset with foreword by Hilaire Belloc. London, Hutchinson & Co. Ltd., (1930). 286 p.

DAULNOY, Ferdinand. Les circonstances de la mort de Voltaire, arrivée le 30 mai 1778. *Bull Bibl* ns 6: 119-22, mars 1927.

Notes on two MSS relating to Voltaire's death, one of which was used by Lachèvre in his book "Voltaire mourant."

DELBEKE, Francis. L'action politique et sociale des avocats au XVIII^e siècle. Louvain, Librairie universitaire, 1927. 303 p. (Univ. de Louvain. Recueil des travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie, II. série, 10.)

Two sections (p. 145-221) are devoted to the Calas and Sirven affairs and Voltaire's part in them.

FEUGÈRE, A. L'accusateur de Calas, était-il un fripon? *Grande R* 131: 428-49, janv. 1930.

A pertinent study based on newly discovered documents.

GALLAND, Élie. Encore l'affaire Calas. *Bull SH Pr* 78: 299-315, juil. sept. 1929.

An extensive survey of the various arguments of the case.

HACHTMANN, Otto. Voltaire and Rousseau; zu ihren 150. Todestagen (30 mai und 2. juli). *Deutsche Rund* 215: 247-54, juni 1929.

A discussion of their relative influence.

JACOBET, H. Voltaire et l'innocence de Calas; essai d'une explication nouvelle. *Grande R* 119: 624-44, févr. 1926.

An impartial presentation.

MAUGHAM, Frederic H. The case of Jean Calas. London, Heinemann, 1928. 204 p.

The author, a judge of the Supreme Court, holds the suicide theory for Calas' death. Reprints of many documents are included. Reviewed by Elie Galland in *Bull SH Pr* 78: 330-31, 1929.

PARAF, Pierre. Un soir avec Voltaire. *Nouvelle R* 98: 260-70; 99: 20-29, 138-46; 15 déc. 1928, 1, 15 janv. 1929.

Prétendue découverte des restes de Voltaire. *Intermédiaire* 90: 913, 10 déc. 1927.

ROUSTAN, Mario. Le secret de l'abbé Mignot. *Renaissance* 15 année, no. 49, p. 3-4, 3 déc. 1927.

Another discussion of Voltaire's burial.

SCHMIDT, Paul F. Voltaire und der Fall Calas. *R Rhénane* 7: 40-42, nov.-déc. 1926.

STEEL, W. Franklin and Voltaire. *Forum* 77: 900-02, June 1927.

VARIOT, G. Le cerveau de Voltaire: ce qu'il en reste dans le Musée de la Comédie Française. *Bull SFH Méd* 21: 260-76, 1927. Reprinted in *Progrès Méd* 1927, p. 797-802, 21 mai 1927.

Voltaire est-il au Panthéon? *Illustration* 5 nov. 1927.

Voltaire, M. de, fabricant de bas de soie. *Illustration*, 6 déc. 1930.

Voltaire's grave. *Living Age* 333: 1022-23, 1. Dec. 1927.

D. General.

DUMONT-WILDEN, L. Le prince de Ligne chez Voltaire. *R PL* 65: 358-61, 18 juin 1927.

EMMERICH, Hanna. . . . Das judentum bei Voltaire. Breslau, Preibatch, 1930. 263 p. (Sprache und Kultur der germanisch-romanischen Völker . . . C. Romanistische-reihe, bd V.)

An extensive study of Voltaire's relations with Jews, the part they played in his work and his attitude toward Jewish culture as a whole.

KOZMINSKI, Léon. Voltaire financier. Paris, Presses universitaires, 1929. 338 p.

An elaborate study of Voltaire's financial career from his youth on with the conclusion that Voltaire was the first XVIIIth century writer to contradict the usual idea that men

- of letters had no financial ability. Reviewed by Daniel Mornet in *R Litt C* 10: 111, janv.-mars. 1930, and in *RHL* 37: 111, janv.-mars 1930.
- LAFONT, J. Voltaire malade. *Progrès Méd* 1927, 148, 150, no. 4, 22 janv.
- PAQUOT, Marcel. Voltaire, Rousseau et les Bentinck. *R Litt C* 6: 293-320, avril-juin 1926.
- An elderly lady's favorable opinion of Voltaire.
- PETIT, Georges, Dr. Voltaire (considérations médicales). *Chr Méd* 37: 141-48, 1. juin 1930.
- ROLLESTON, John D. Voltaire and English doctors. Genève, Impr. Albert Kundig, 1926. 7 p. (Communication faite au 5e Congrès international d'histoire de la médecine).
- . Voltaire and medicine. London, John Bale, Sons & Danielson, Ltd., 1926. 27 p. Reprint from *Proc RS Medicine*, 1925 and 1926, vol. 19, Sect. of history of medicine, pp. 17-28, 79-94.
- SABRAZÈS, J. Th. Tronchin, médecin de Voltaire. *Aesculape* n. s. 16: 121-27, mai 1926.
- ROWE, Edna. Voltaire, master of business strategy. *M Business* 56: 163, Aug. 1929.
- A summary of his activities at Ferney.
- SOLOW, Herbert. Voltaire and some Jews. *Menorah J* 113: 186-97, April 1927.
- A discussion of the part Jews played in Voltaire's life and his treatment of them in his writings.

IV. Voltaire the Writer and Thinker.

A. Dramatist.

- AGHION, Max. Le Théâtre à Paris au XVIII^e siècle. Paris, Librairie de France, (1926?). 442 p.
- Numerous bibliographical footnotes and interesting illustrations.
- BRENNER, C. D. L'histoire nationale dans la tragédie française du XVIII^e siècle. Berkeley, U. of California press, 1929. Pp. 195-329. (U. of Cal. Publications in modern philology, v. 14, no. 3.)
- Numerous comments on Voltaire's theatre and its place in the development of French nationalistic drama in the XVIIIth cent.
- MOLDENHAUER, Gerhard. Voltaire und die spanische Bühne im 18. Jahrhundert. *B Beitr Rom Ph* 1: 115-31, 1929.
- ROOSBROECK, G. L. van. Voltaire as a vaudevilliste. *Romanic R* 17: 355-58, Oct. 1926.
- WADE, Ira O. The "philosophe" in the French drama of the XVIIIth century. Paris, Presses universitaires, 1926. 143 p.

(Princeton University, Elliott monographs, no. 18.) Reviewed by Daniel Mornet in *RHL* 37: 456, 1930.

B. Historian.

BLACK, John B. The art of history; a study of four great historians of the XVIIIth century. London, Methuen & Co., (1926). 188 p. (Voltaire, pp. 29-75.)

Praise of Voltaire as the first philosophical historian and protest against the definition and practice of history as a science.

ECKHARDT, Alex. Voltaire, Michelet et la catastrophe hongroise de 1526. *R Et Hongr* 5: 153-59, janv.-juin 1927.

An attempt to trace Voltaire's sources.

GEERKE, H. P. Voltaire als historieschrijver. *Vragen D* 42: 161-81, March, 1927.

LELIEVRE, Pierre. Voltaire historien de La Rochelle. *N Litt* 6 déc. 1930.

TRONCHON, Henri. Romantisme et préromantisme. Paris, Les belles lettres, 1930, 296 p. (Publ. Fac. Lettres. Strasbourg, 2 s. v. 6.) (Voltaire et la philosophie de l'histoire, pp. 23-32.)

C. Voltaire the Philosopher.

BLACK, John B. Voltaire. In Social and political ideas of some great French thinkers of the Age of Reason; edited by F. J. C. Hearnshaw. New York, F. J. Crofts Co., 1930. 252 p. (Cf. pp. 136-67.)

An excellent analysis of Voltaire's social and political ideas in both method and content.

ENGEMANN, Walter. Das ethnographische Weltbild Voltaires. *Z Ethnol* 61: 263-77, 1930.

An analytical study of Voltaire's interest in and use of geography and foreign civilizations, especially Oriental, in his works.

GAFFIOT, Maurice. La Théorie du luxe dans l'œuvre de Voltaire. *RHEoS* 14: 320-43, 1926, no. 3.

M. Gaffiot's analysis of Voltaire's "théorie du luxe" is to the effect that luxury and necessities are variable according to the epoch and the individual. Luxury is of benefit to a nation when the expenditures it entails are not disproportionate to the nation's resources and when it does not entail gold exports.

JAN, Eduard von. Voltaire und das problem der religiösen toleranz. *Germ Rom Monat* 16: 49-61, 1928.

Illustrative quotations.

LABRIOLA, Arturo. Voltaire e la filosofia della liberazione. Napoli, Morano, 1926. 332 p.

A study of Voltaire's theory of tolerance and its applica-

tion to present day society which would make him appear a socialist.

MERIAN-GENAST, E. Voltaire und die Entwicklung der Idee der Weltliteratur. *Rom For* 40: 1-226, Juli 1926.

NESERIUS, Philip G. Voltaire's political ideas. *Am Pol Sci R* 20: 31-51, Feb. 1926.

TORREY, Norman L. Voltaire and the English deists. New Haven, Yale univ. Press, 1930. 224 p. Reviewed by L. G. Bredvold in *Mod Lang N* 46: 419, June 1931, and by Fernand Baldensperger in *R Litt C* 11: 568-72, juil.-sept. 1931.

VÉRUT, Emile. Voilà vos bergers: Jésus devant la science. . . . Préface de M. Louis Bertrand. Paris, N. Maloine, 1928. 306 p. (Cf. pp. 3-38.)

Exposition of the rationalistic theories regarding Jesus held by Voltaire, Renan, Jules Soury, Binet-Sanglé and Barbuse with the conclusion that the doctrine of Jesus the man is untenable.

D. Literary Relationships, Influences and Opinions.

BABCOCK, R. W. The English reaction against Voltaire's criticism of Shakespeare. *SP* 27: 609-25, Oct. 1930.

A study of the XVIIIth century English press so far as it related to Voltaire with extensive bibliographical foot-notes.

———. Preliminary bibliography of XVIIIth century criticism of Shakespeare. *SP* extra series no. 1, May 1929. (Cf. pp. 92-94.)

BALDENSBERGER, Fernand. Voltaire anglophile avant son séjour en Angleterre. *R Litt C* 9: 25-61, janv.-mars 1929.

An important article containing the hypothesis that Voltaire was Bolingbroke's propagandist.

BÉDARIADA, Henri. Voltaire collaborateur de la Gazette littéraire de l'Europe, 1764. *Mél Baldensperger* 1: 24-38.

An account of Voltaire as reviewer of English books for the Gazette.

BEYERHAUS, Gisbert. Abbé de Pauw und Friedrich der Grosse, eine Abrechnung mit Voltaire. *Hist Z* 134: 465-93, no. 3, 1926.

A study of the little known XVIIIth century scholar and his relations with Frederick and Voltaire.

BOSWELL, James. Boswell with Rousseau and Voltaire, 1764. New York, W. E. Rudge, 1928. 155 folio p. (half-title: Private papers of James Boswell from Malahide Castle Collection of Col. R. M. Isham, edited by Geoffrey Scott, v. 4). (Cf. especially pp. 129-52.)

BROWN, Joseph E. Goldsmith's indebtedness to Voltaire and Justus van Effen. *Mod Phil* 23: 273-84, Feb. 1926.

BRULÉ, André. La Vie au XVIII^e siècle t. 1. Les Gens de lettres (Nombreuses reproductions de tableaux ou dessins de l'époque). Paris, éd. Marcel Seheur, 1929.

DARGAN, E. P. The question of Voltaire's primacy in establishing the English vogue. *Mél Baldensperger* 1: 187-98.

FUSIL, C. A. Lucrèce et les littérateurs, poètes et artistes du XVIII^e siècle. *R H L* 37: 167-76, avril-juin 1930.

The author maintains that Voltaire did not appreciate Lucretius but his article indicates the need for a new study.

GILL-MARK, Grace A. Une Femme de lettres au XVIII^e siècle: Anne Marie du Boccage. Paris, Champion, 1927. 182 p. (Bibl. *R Litt C* t. 41).

GREEN, Frederick C. Eighteenth century France; six essays. London, J. M. Dent & Sons, Ltd. (1929). 221 p. (Voltaire's greatest enemy, Elie Fréron, pp. 111-54.)

These studies suffer from the author's opinion that the conception of Voltaire as the protagonist of humanitarianism is mythical.

GUÉRARD, Albert. The life and death of an ideal: France in the classical age. London, Ernest Benn, Ltd., 1929. 391 p. (Cf. Book III, pp. 225-356.)

M. Guérard feels that the classic doctrine of human uniformity was the basis of Voltaire's social, political and religious ideas as well as of his literary standards.

HAAR, Johann. Jean Meslier und die Beziehungen von Voltaire und Holbach zu ihm; eine Studie zum Zeitalter der französischen Aufklärung. Hamburg, 1928. 79 p. (Thesis, Hamburg.)

Thin and inaccurate.

HARRIS, Alexander L. Das Voltairische im Mephistopheles. Leipzig, Edelmann, 1930. 143 p. (Thesis, Kingston, Ontario.)

An exposition of the French influences affecting Goethe and the probability of Voltaire's being the prototype of the famous tempter in "Faust."

HAVENS, George R. Voltaire's marginal comments upon Pope's "Essay on man." *Mod Lang N* 43: 429-39, Nov. 1928.

JAN, Eduard von. Voltaire und Lessing. *Mél Baldensperger* 1: 365-82.

A study of their respective attitudes toward the theatre, tolerance and religious freedom.

LOVEJOY, Arthur O. Optimism and pessimism. *P M L A* 42: 921-45, Dec. 1927.

An excellent explanation of Voltaire's attack on Pope's optimism.

MAURIAC, François. Voltaire contre Pascal. Paris, Editions de la "Belle Page," 1929. 23 p. (Collection "Rara Avis," a. plaquette.)

MEHRING, Kurt. Inwieweit ist praktischer Einfluss Montesquieu und Voltaires auf die strafrechtliche Tätigkeit Friedrichs des Grossen anzunehmen bzw. nachzuweisen? Breslau, Schletter'sche buchh., 1927. 58 p. (Strafrechtliche Abhandlungen, h. 231.)

The author minimizes the influence of Montesquieu and Voltaire in Frederick the Second's reform of criminal law.

MOENET, Daniel. La Pensée française au XVIII^e siècle. 2. éd. Paris, Colin, 1929. 220 p. (Collection Armand Colin.)

MUNTEANO, B. Voltaire en Roumanie. *R Litt C* 8: 338-41, avril-juin 1928.

PERBOCHON, Henri. Voltaire juge des classiques français du XVII^e siècle. (Extraits de la thèse.) Fribourg, Impr. Galley, 1928, 93 p.

A contrast of the opinions expressed by XVIIth century authors and Voltaire on classical antiquity. Bibliography.

PILLIONNEL, J. H. Voltaire et Christophe de Beaumont. *Mod Lang N* 41: 467, Nov. 1926.

ROUSTAN, Mario. Voltaire et Confucius. *Renaissance* 15 année no. 45, pp. 3-4, 5 nov. 1927.

An interesting comment on Voltaire's enthusiasm for Confucius and the Chinese way of thinking.

SONET, Edouard. Voltaire et l'influence anglaise. Rennes, Impr. de l'Ouest-Eclair, 1926. 210 p. (Thesis, Rennes.)

An excellent study within its limitations, the greatest of these being an excessive use of secondary material.

TORREY, Norman L. Bolingbroke and Voltaire; a fictitious influence. *PMLA* 42: 788-97, Sept. 1927.

———. Voltaire and Peter Annet's "Life of David." *PMLA* 43: 836-43, Sept. 1928.

V. Correspondence.

ALDINGTON, Richard, ed. Letters of Voltaire and Frederick the Great; selected and translated with an introduction. New York, Brentano (1927). 395 p.

ALEKSEEV, Mikhail P. . . . Voltaire et Schouvaloff; fragments inédits d'une correspondance franco-russe au XVIII^e siècle. Odessa, 1928. 37 p. (Odessa. Gorodskaja publicnaia biblioteka. Travaux de la Bibliothèque publique de l'état à Odessa. Série V. Documents inédits.)

AULARD, Alphonse, éd. Lettres inédites de Voltaire à Fyot de la Marche, 1761-1764. *R Paris* 1927, t. 4: 40-57. 1. juillet 1927.

DEYSSEL, L. van. Letterkundige dagboek-aanteekeningen. *N Gids* 42: 555-75, Nov. 1927. (Voltaire, pp. 555-59.)

Document inédit; lettre autographe. *Gand Art* 9: 95-96, mai 1930.

A reproduction of a letter from Voltaire to Cranmer, the publisher, concerning the "Essai sur les mœurs."

GIGON, S. C. Un ami de Voltaire à Angoulême. s. l., s. d. (Préf. Paris, 1928). 38 p.

Le Marquis d'Argence-Dirac and Voltaire corresponded from 1760 until 1778. Several visits of the Marquis to Ferney delighted Voltaire. M. Gigon believes that Voltaire's published correspondence for his later life is incomplete.

GILLET, J. E. Voltaire's original letter to Mayans about Corneille's Héraclius. *Mod Lang N* 45: 34-36, Jan. 1930.

HALLER, Franz, und SOFER, Johann. Neues zu Voltaires Histoire du Docteur Akakia. *Z Fr SL* 48: 441-45, 1926.

A study of an apparently hitherto unpublished letter by Voltaire to Maupertuis.

HAWKINS, R. L., ed. Six unpublished letters of Voltaire. *Mod Phil* 27: 245-53, Nov. 1929.

IRVIN, Leon P. Unpublished letter to Père Menou, April 5, 1754. *Romanic R* 17: 257-60, July 1926.

JACQUART, Jean, éd. La correspondance de l'abbé Trublet. Documents inédits sur Voltaire, La Beaumelle, Malesherbes, Fontenelle, etc. . . . Avec une introduction et des notes explicatives. Paris, Picard, 1926. 164 p. (Thesis, Rennes.) (At head of title: Un journal de la vie littéraire au XVIII^e siècle.)

The collection contains one letter of Voltaire to Trublet (1761 ?), and two from Trublet to Voltaire dated 1739 and 1761. Letter from Voltaire to Boswell dated 11 fév. 1765. . . . A facsimile. Foreword signed by R. H. I. New York, W. E. Rudge, 1927.

From Malahide Castle Collection owned by Col. R. H. Isham. Lettres inédites, de Voltaire au baron de Monthon (Note) *Intermédiaire* 89: 461, 20-30 mai 1926.

MATULKA, Barbara. Voltaire and the Queen of Prussia; a letter recovered. *Mod Lang N* 42: 394-95, June 1927.

MEYER, E. Voltaire contrebandier. *Grande R* 132: 94-101, mars 1930.

———. Voltaire seigneur en zone franche. *Grande R* 130: 19-38, juil. 1929.

Both of the above articles contain newly published letters.

PATOUILLET, J. Un épisode de l'histoire littéraire de la Russie: la lettre de Voltaire à Soumarokov. *R Litt C* 7: 438-58, juil.-sept. 1927.

PERROCHON, Henri. Voltaire et les vins vaudois. *RH Vaud* 36: 345-47, oct. 1928.

Voltaire's distaste for the wines of the Vaud led him to plant French vines and this article contains a letter on the subject, addressed to Albert de Tschärner from Les Délices on Sept. 21, 1757, the MS of which was found in the cantonal archives.

SNIEDERS, F., éd. Une lettre inédite de Voltaire à Frédéric II. *R Belge Phil H* 7 (4): 1337-44, oct.-déc. 1928.

VALKHOFF, P. Une correspondance inédite de Voltaire. *N Litt* 5 avril 1930.

Letters to d'Hermenches, of which the MSS are in the archives of the family of Constant de Rebecque.

VI. Criticism of Separate Works (Arranged alphabetically according to author.)

ASCOLI, Georges, éd. Voltaire: "Zadig"; édition critique. Paris, Hachette, 1929. 2 v. (Société des textes modernes.)

A thorough study, with emphasis on the sources.

B (ALDENSPERGER), F. A propos des "Lettres" de Muralt sur les Anglais et les Français. *R Litt C* 9: 744-45, oct.-dec. 1929.

Voltaire, and the "Lettres anglaises" and inefficient publishers.

BONDOIS, P. M. La documentation des "Lettres philosophiques," Voltaire et l'abbé Bignon. *R H L* 37: 227-28, avril-juin 1930.

———. Le procureur-général Joly de Fleury et le "Mahomet" de Voltaire. *R H L* 36: 246-59, avril-juin 1929.

COWPER, Frederick A. G. The hermit story as used by Voltaire and Mark Twain. In: In honor of the 90th birthday of Ch. Frederick Johnson. Hartford, Conn. (1928). (Cf. pp. 313-37, "Zadig.")

CRANE, Ronald S. The text of Goldsmith's "Memoirs of M. de Voltaire." *Mod Phil* 28: 212-19, Nov. 1930.

FISHER, A. H., tr. Lines to Madame la Marquise (by Voltaire), *Sat R Lit* 6: 337, 2 Nov. 1929.

GROOS, R. "Le Siècle de Louis XIV" de Voltaire. *Mercur* 212: 587-94, 15 juin 1929.

A critical edition of "Le Siècle" edited by the author of the above article has also appeared.

HAVENS, George R. Voltaire's pessimistic revision of the conclusion of his "Poème sur le désastre de Lisbonne." *Mod Lang N* 44: 489-92, Dec. 1929.

HUNTER, Alfred C. Le "Conte de la femme de Bath" en France au XVIII^e siècle. *R Litt C* 9: 117-40, janv.-mars 1929.

"Ce qui plaît aux dames," one of Voltaire's Contes which are dated 1763, is his adaptation of the Chaucerian theme.

ISAACS, T. Query on Voltaire's "Henriade," London 1728 edition, *N & Q* 156: 209, 23 March 1929. Answers: 156: 271, 288; 13, 20 April 1929.

KRAPPE, Alexander H. Note on the source of Voltaire's "Eryphile." *Romanic R* 18: 142-48, 1927.

LEGROS, R. P. L'Orlando furioso et la "Princesse de Babylone" de Voltaire. *Mod Lang R* 22: 155-61, April 1927.

MARTINO, Pierre. L'interdiction du "Mahomet" de Voltaire et la dédicace au Pape, 1742-45. *Mém Henri Basset* 2: 89-103.

- MARTINO, Pierre. Un réquisitoire contre Voltaire, 1746. *RHL* 35: 563-67, oct. 1928. Also about "Mahomet."
- MEYER E. Une source de l' "Ingénu." Les Voyages du baron de la Hontan. *RCC* 31 (2): 561-76, 746-62, 30 juin, 30 juil. 1930.
- MINDERHOUD, H. J. "La Henriade" dans la littérature hollandaise. Paris, Champion, 1927. 183 p. (Bibliothèque de la *R Litt C.*) Only XVIIIth century material is discussed.
- NASH, J. V. Voltaire's weapon: the smile. *Am Parade* v 3, no. 1, pp. 103-8, Oct.-Dec. 1928.
"Candide" is the center of interest.
- OLIVER, Thomas E. The "Mérope" of George Jeffreys as a source of Voltaire's "Mérope." (Urbana), University of Illinois, 1927. 111 p. (Univ. of Illinois studies in language and literature, v. 12, no. 4.) Reviewed by H. C. Lancaster in *Mod Lang N* 43: 561-62.
- PROD'HOMME, J. G. Vingt chefs-d'œuvre (du "Cid" à "Madame Bovary") jugés par leurs contemporains. Préface d'Albert Thibaudet. Paris, Stock, 1930. 291 p. ("Candide," p. 105-16.)
- RITTER, Eugène. Madame Lullin. *RHL* 34: 579-80, 1927.
Note on the dedication of some occasional verses by Voltaire formerly addressed to Madame du Deffand.
- ROOSBROECK, G. L. van, ed. "Alzirette": an unpublished parody of Voltaire's "Alzire." *PMLA* 41: 955-70, Dec. 1926.
- . "Alzirette," an unpublished parody of Voltaire's "Alzire" (followed by a "lettre sur Alzire"), New York, Institute of French Studies, 1929. 75 p.
- . "L'Empirique," an unpublished parody of Voltaire's "Mahomet." New York, Institute of French studies, 1929. 77 p.
- . Une parodie inédite du "Mahomet" de Voltaire. *RHL* 35: 235-40, avril-juin 1928.
- . Two unknown deistic poems by Voltaire. In Todd Memorial Volumes. New York, Columbia univ. press, 1930. 2 v. cf. 2: 117-25.
- ROVILLAIN, E. E. L' "Ingénu" de Voltaire; quelques influences. *PMLA* 44: 537-45, June 1929.
- . Sur le "Zadig" de Voltaire; quelque influences probables. *PMLA* 43: 447-55, June 1928.
- SCHINZ, Albert. Voltaire reread. *Mod Lang N* 45: 120, Feb. 1930.
A correction of the text of the "Poème sur le désastre de Lisbonne."
- ŠMURLO, E. Voltaire et son œuvre "Histoire de l'empire de Russie sous Louis le Grand." Prague, Editions "Orbis," 1929. 484 p. (Publication des archives du Ministère des affaires étrangères, 1. série no. 6.)

The notes for the various MSS printed are in Russian, but a title-page and summary in French explain the probable reason for the undertaking of this history by Voltaire and method of procedure.

SOUDAY, Paul, éd. "Mémoires de Voltaire" suivis de mélanges divers et précédés de "Voltaire démiurge" par Paul Souday. Paris, Hazan (1927). 217 p. Reviewed by Marcel Thiébaut in *R Paris* 1927, t. 7: 239-40, 1. juil. 1927.

TORREY, Norman L. Date of composition of "Candide" and Voltaire's corrections. *Mod Lang N* 44: 445-47, Nov. 1929.

———. Voltaire's English notebook. *Mod Phil* 26: 307-25, Feb. 1929.

———. Note on Voltaire's "Commentaire historique." *Mod Lang N* 43: 439-42, Nov. 1928.

VAN TIEGHEM, Philippe, éd. Voltaire: Contes et romans. Paris, Ed. F. Roches, 1930. 4 v. (Oeuvres complètes dans la série: Les textes français de la Société des belles lettres.)

A convenient format for the new edition of Voltaire's works.

WATTS, G. B. Early version of "A. M. Louis Racine." *Mod Lang N* 42: 20 Jan. 1927.

VII. Voltairiana.

A. Iconography.

Masque de Voltaire par La Tour. *Beaux Arts* 7 (7): 11, juil. 1929.

SCHWARK, Gunther. Zwei unbekannte Houdonbüste in Deutschland. *Pantheon* 6: 407-09, sup. 71, Sept. 1930.

Discussion of a terra cotta bust of Voltaire by Houdon which was made in 1778 and is now in Munich.

SIEVEKING, A. F. Some little known portraits of Voltaire. *Connoisseur* 78: 153-59, July 1927.

TIMBRELL, W. F. J. Portraits of Voltaire (Reply to Alfred Hamill, *N & Q* 152: 387, 28 May 1927). *N & Q* 152: 446, 18 June 1927. See also 153: 199, 9 July 1927.

B. Literary Miscellanies.

Citations de Voltaire. *Intermédiaire* 89: 192, 10 mars 1926; 92: 770, 846, 20-30 oct, 10 nov. 1929.

DOBRÉE, B. Young Voltaire; a conversation between William Congreve and Alexander Pope. *Nation (London)* 40: 179-80, 6 Nov. 1926.

Esprit de Voltaire. Paris, Libr. Gallimard, 1927. 156 p. (Collection d'Anas publiée sous la direction de Léon Treich, no. 26.)

A collection of anecdotes about or by Voltaire.

LENKEL, Heinrich. Interview with Voltaire. *Living Age* 330: 102-05, 10 July, 1926.

Reprint from *Pester Lloyd* (Budapest daily). An imaginary interview by the *Mercure de France* of May 1778.

PALMAROCCHI, R., ed. Voltaire: aneddoti. Roma, Formiggini (1930). 125 p.

PICARD, Gaston. De M. Thiers à M. Voltaire. *Renaissance*. 15 année, no. 36. 3 sept., p. 5, 1927.

RÉGNIER, Henri de. Voltaire et Casanova. *RDM* 7 pér. 47: 338-55, 15 sept. 1928. Also published separately: (Paris), Plon, 1929. 63 p.

A literary fantasy contrasting Voltaire and Casanova.

WATTS, G. B. Notes on Voltaire. *Mod Lang N* 41: 118-22, Feb. 1926.

MARY-MARGARET BARR

New York University

THE FIRST EDITION OF *CANDIDE*

It has long been held that the first edition of *Candide* was published in Geneva early in 1759 by Voltaire's friends, the Cramers.¹ Some overlooked autograph notes from Voltaire to Cramer² prove that such was not the case. The first edition was apparently published in Paris by Lambert. The notes establish the fact at least that the first copies to circulate in Geneva were printed elsewhere and that Voltaire advised Cramer first against their sale and then half reluctantly against their republication. When Cramer decided, however, to issue his own edition, Voltaire gave him a slightly improved manuscript, and it was on this edition, as Professor Morize has clearly shown, that he based his subsequent editions. The undated notes from Voltaire to Cramer which concern the publication of *Candide* follow:

(1) Ques-ce cest qu'une brochure intitulée candide qu'on débite dit-on avec scandale, et qu'on dit venir de Lyon? je voudrais bien la voir, pourriez-vous messieurs m'en faire tenir un exemplaire relié? on prétend qu'il y a des gens assez impertinents pour m'imputer cet ouvrage que je n'ay jamais vu! je vous prie de me dire ce qui en est.

(2) Je viens de lire enfin ce candide. je trouve cette plaisanterie dans un goust singulier mais je ne la crois point du tout faite pour ce pays

¹ G. Bengesco, *Voltaire; bibliographie de ses œuvres*, Paris, 1882-90, I, 446; A. Morize (ed.), *Candide*, Paris, 1913, p. lxxxii.

² These brief letters or chits will soon be edited in full by Dr. Francis J. Crowley, University of California at Los Angeles. Professor G. R. Havens, correcting Bengesco as to date (*op. cit.*, III, 256), informs me that at least the first two of the three letters appearing below were published in the *Nain Jaune*, July 1, 1863. The informal business-like tone of this collection of notes precludes any doubt as to their sincerity.

ey. S'il est vray que vous en ayez reçu de Lyon ou de Paris je vous conseille de ne les pas produire et de retirer les exemplaires si vous en avez. c'est un conseil d'ami et d'amis que je donne à mes amis.

ce midy jeudy.

(3) (fin d'une note) Un italien a traduit candide. êtes-vous gens à braver l'inquisition?

Once more we contemplate Voltaire's fears of the results of his handicraft, more justified now perhaps than in the case of *Zadig*, which at least offered an orthodox interpretation; and once more the "inveterate liar" lies that he may live to lie again another day. The Cramers, who were well acquainted with his reactions to the Lisbon earthquake, and who had published for him Elie Bertrand's *Sermon*,³ were probably not long fooled.

It is in any case impossible, after a consideration of these notes, to believe that the first edition of *Candide* came from the Cramer presses. Moreover, in the light of this definite information, an examination of the rest of the evidence clearly indicates the priority of the Paris editions. It was from Paris that the first and most dangerous bolt was fired. Professor Morize has given as the first sign of cognizance of the first edition a letter written "le 24 février 1759" in Paris from Omer Joly de Fleury to his brother, i. e., from the "avocat général" to the "procureur général" requesting the latter to warn the lieutenant of police.⁴ This fanatical Jansenist family had hounded Voltaire ever since the appearance of the *Lettres philosophiques*, when they had urgently sought to obtain a "lettre de cachet" against him.⁵ Omer found the "brochure" pernicious, scandalous, and contrary to religion and morals. There is, however, an earlier testimony that *Candide* was circulating in Paris, this time a rhapsody from the heart of a friend. On February 23, Thieriot wrote to Voltaire:

O carissime Candide, jocosum et facetiarum conditor et artifex optime! On s'arrache votre ouvrage des mains. Il tient le coeur gai au point de faire rire à bouche ouverte ceux qui ne rient que du bout des dents. . . . Allez, vous avez raison de vous dire le meilleur vieux fol comique qu'il y ait jamais eu sur la terre où vous vivrez cent ans plus Lucien, Rabelais et Swift que tous les trois ensemble.⁶

³ Morize, *op. cit.*, p. 34. Cf. pp. xii, xiv.

⁴ Morize, *op. cit.*, pp. x-xi.

⁵ F. Caussy, "Voltaire et l'affaire des *Lettres philosophiques*," *Revue politique et littéraire* (4 et 11 juillet, 1908), p. 57.

⁶ F. Caussy, "Lettres inédites de Thieriot à Voltaire," *RHL*. (1908), xv, 343.

This has the honor of being the first, and perhaps also the best, criticism of the brilliant satire that had just made its appearance. M. Caussy, who published this correspondence, has added in a note: "La première édition (Genève, Cramer, in-12) venait de paraître." He is here following the opinion of Bengesco, which must now be examined.

Bengesco believed that no satisfactory result had been arrived at in deciding the problem of the first edition. A copy of the Paris edition of 237 pages published by Lambert, now in the Bibliothèque nationale, read by the bibliophile Jamet on March 27, 1759, had long been accorded priority. But, says Bengesco, it was not at Paris, but at Geneva with the Cramers, that Voltaire had *Candide* printed. The reasons he gives are that the Cramers published all of Voltaire's important works from 1756 on, and that they must therefore have published the first edition of *Candide*, of 299 pages.⁷ In the light of the notes given above, it is now much simpler to refute Bengesco's arguments. Voltaire gave the Cramers only his "true" works, and *Candide* was not important, but a "mere bagatelle." Lambert shared many publications with the Cramers;⁸ and it is very evident, even without Voltaire's comment, that *Candide* was written for Paris rather than for Geneva. Nor were his relations with the Cramers at this date intimate enough to warrant his giving them such a dangerous little book. The notes show, moreover, that the first copies to circulate in Geneva came "from Lyons," or "from Lyons or Paris" (or perhaps from just Paris?), and that the denunciation by the Council of Geneva on March 2 must therefore have been directed against copies of the Paris edition.

It is more difficult to ascertain the date of the later Cramer edition. The undated notes to Cramer precede it and in some measure evoke it. The language of the notes resembles strikingly that of Voltaire's letters from March 10 to 15. On the former date, he wrote to Thieriot: "J'ai lu *Candide* . . . mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage"; and on the latter date, to M. le Marquis de Thibouville: "J'ai lu enfin, mon cher marquis, ce *Candide* dont vous m'avez parlé, et plus il m'a fait rire, plus je suis fâché qu'on me l'attribue"; and to M. Vernes: "J'ai lu enfin *Candide*; il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer

⁷ Bengesco, *op. cit.*, I, 445-46.

⁸ Morize, *op. cit.*, p. lxxvii.

cette coïonnerie." The third note helps but little, in spite of the mention of an Italian translation, perhaps the one that was condemned at Rome in 1762. This note seems to invite the Cramers to brave the Inquisition. In view of the many editions that appeared before the end of 1759, it must have been very soon thereafter that they prepared with Voltaire's collaboration an edition which, though it was not the first, remains the more important as the basis for the author's subsequent augmentations and revisions.⁹

NORMAN L. TORREY

Yale University

BACULARD D'ARNAUD AND HIS USURER

Baculard d'Arnaud had the bad taste to include in his *Œuvres diverses* of 1751 a violent satire¹ against an unnamed "Monsieur P***,"—*Sur un Usurier*. This unpoetic diatribe has biographical value, since it furnishes information on the precarious existence of an improvident man of letters² such as that which Baculard d'Arnaud led before 1750, when he went to Prussia, where Frederick II acclaimed him as "son Ovide."³

⁹ The Yale Library has a 1759 edition of *Candide* which differs from any of the thirteen listed by Professor Morize. It closely resembles, however, the pirated edition (59x) which Professor Morize believes to present a text antedating that of the first Cramer edition. The more evident distinguishing marks are: the ornamental design of the title page is repeated on pages 115, 179, 208, 266; the variant "C'est une nécessité" appears on page 41 for "il est nécessaire" in 59x.

¹ 3 vols. Berlin, 1751, "Dédiées au Roi de Prusse." The poem is found in Vol. II, section *Poésies diverses*.

² His chronic "faute d'argent" has been stressed in every account of him. See, for instance, the *Nouvelle Biographie générale*. This "doyen des pauvres diables," whose works enriched the booksellers, was the perpetual victim of usurers, and was notorious for borrowing money from all his acquaintances: "On a prétendu qu'il n'y avait guère de citoyen en France qui ne fût son créancier pour la somme d'un petit écu." (Bertran de la Villehervé, *François-Thomas de Baculard d'Arnaud, son théâtre et ses théories dramatiques*, Paris, 1920, p. 42.)

³ The two volumes which survey Baculard d'Arnaud's life are extremely sparing with biographical detail: Villehervé, *op. cit.*, and Derk Inklaar, *François-Thomas de Baculard d'Arnaud, ses imitateurs en Hollande et*

Who is the "Monsieur P***" against whom it was directed? When, and on what occasion, was it composed? An eighteenth century manuscript in my possession, *Recueil de Pièces fugitives*, gives the solution. It dates the poem 1748, mentions the "usurer's" name, "Monsieur Séphère," and comments:

M. d'Arnaud devait à M. Séphère, fripier, la somme de 500 francs pour des habits. Ce M. Séphère lui fit payer cinquante écus d'intérêts pour deux mois, ce qui donna à M. d'Arnaud de l'humeur comme on le voit. M. Séphère, fripier, a un fils Docteur en Sorbonne, chanoine et châtecier de St. Estienne des Grés à Paris, qui a cherché toutes les occasions de mortifier M. d'Arnaud. (P. 50.)

When, in the text of the printed poem, we substitute for "Monsieur P***" the name "Monsieur Séphère," we find further proof of the correctness of this contemporary comment: *Séphère* rhymes with *hémisphère*, *jugulaire*, etc. I am reproducing here the opening lines of the satire, introducing this change:

Cinquante écus, Monsieur [Séphère]
 Pour cinq cent francs, cinquante écus,
 Et pour deux mois! Monsieur [Séphère]
 Est-il sur ce plat hémisphère
 Un Juif qui nous écorche plus?
 Je vous le dis avec franchise
 Vous êtes un maître fripon,
 Bien fait pour qu'on vous exorise
 Avec force coups de bâton,
 Que de grand cœur, Monsieur [Séphère],
 Moi, votre serviteur très cher,
 Je désirerais vous brancher
 Et vous serrer la jugulaire!
 Je vous secouerais de manière,
 Que malgré les diables, qui tous
 La cheillent dans sa tannière,
 Votre chienne d'âme usurière
 En sortirait par tous les bouts! . . . etc. (Pp. 46-50.)

The entire mediocre diatribe, with its hollow-sounding indignation, and its crude invective ("usurier au superlatif, corsaire, Arabe, Juif plus Juif que les douze tribus conjointes," etc.) now produces only a ridiculous effect. Yet its victim—the respectable, if slightly avaricious, haberdasher, Mr. Séphère—as well as his son,

dans d'autres pays . . ., 'S-Gravenhage, 1925. See also the anecdotal account of Charles Monselet, *Les oubliés et les dédaignés*, 1857, II, 157-172.

must have been stirred to revenge. This son, "qui a cherché toutes les occasions de mortifier M. d'Arnaud," was the Abbé Pierre-Jacques Sépher (c. 1710-October 12, 1781), an influential doctor of the Sorbonne who, besides being Canon of Saint Etienne des Grés, became vice-chancellor of the University of Paris. He edited or composed a number of edifying and historical works,⁴ and left an enviable reputation as a bibliophile. His private warfare with Baculard d'Arnaud is, therefore, easily enough understood as a defense of family-honor against this satirist—who at that moment was only a *bohème* of no official prestige.

G. L. VAN ROOSBROECK

Columbia University

THE "CONFÉRENCES" OF THÉOPHRASTE RENAUDOT:
AN EPISODE IN THE QUARREL OF THE
ANCIENTS AND MODERNS

Théophraste Renaudot, founder of the *Gazette de France*, regretting that the general public was denied access to all existing organized educational centers, determined to make an effort to remedy the situation. He conceived the idea of establishing a series of public "conférences." These were designed originally for those interested in medicine, for Renaudot as a doctor was eager to introduce a more modern spirit into medical science. But almost immediately the scope of his program was enlarged, and the instruction offered assumed a more general character. The entire field of human knowledge was opened to those who desired to take advantage of these "conférences." It was in reality a free university that Renaudot had founded, and one in which an effort was to be made to enable students and teachers alike to escape from the limitations and restrictions of the traditional methods of education. Still later he decided to make this knowledge accessible to an even larger group than that reached in the "conférences," and began the publication of a series of "comptes-rendus." By 1656 there had appeared five quarto volumes, of nearly one thousand pages each,

⁴ A list of them in d'Hébrail and de la Porte, *La France littéraire*, 1769, pp. 404-405; *Nouveau Supplément à la France littéraire*, 1784, p. 294; J.-M. Quérard, *La France littéraire*, IX, 64-65.

entitled *Recueil général des questions traitées es conférences du bureau d'adresse, sur toutes sortes de matieres; par les plus beaux esprits de ce temps*, Paris, 1655-56. Since his audience for the most part had everything to learn, their curiosity manifested itself in all directions. An instruction so diversified satisfied all tastes, and contributed without doubt to the continued and growing success of the courses, which were inaugurated in 1632 and continued weekly without intermission until September 1, 1642.¹

One question which was certainly a "sujet d'actualité" appears in the third volume of the *Recueil*, and bears the date of June 15, 1637. It is entitled *S'il y a eu de plus grands hommes en quelqu'un des siècles précédens qu'en cettui-ci?* Although the subject was not yet as important as it was to become later in the century, we know from the works of those writers² who have studied in detail the quarrel of the ancients and the moderns in French literature that the moderns were already criticising the ancients for their slavish devotion to the classics, and declaring that progress was not only possible, but was a well established fact. Rigault (*op. cit.*, p. 53) cites an interesting passage found in a manuscript of Descartes and quoted by his biographer Baillet:

Nous n'avons aucune raison pour tenir si grand compte aux anciens de leur antiquité. C'est nous bien plutôt, qui sommes les anciens, car le monde est plus vieux que de leur temps, et nous avons une plus grande expérience.³

In none of the studies referred to is there any mention of the discussion found in the *Recueil* of Renaudot; yet because the argu-

¹ Cf. Reynier, G., *La Femme au XVII^e siècle*, Paris, 1929, pp. 142-49. M. Reynier, *op. cit.*, p. 146, gives the date of the last conference as August 18, 1642, but the *Recueil*, v, includes those for August 25 and September 1, 1642.

² Rigault, H., *Œuvres complètes*, Paris, 1859, I, and Gillot, H., *La Querelle des anciens et des modernes*, Nancy, 1914.

³ This idea had been already expressed by Francis Bacon in *De Augmentis scientiarum*, I, 458-9, (*Works*, ed. Spedding, Ellis and Heath, 11 vols., London, 1862-76). For Bacon's influence in France in the seventeenth century, and particularly on Descartes cf. Ascoli, G., *La Grande Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, Paris, 1930, II, 34-38. For similar passages cf. *II Esdras*, XIV, 10; Rigault, *op. cit.*, pp. 54-6; Guyer, F., "C'est nous qui sommes les anciens," *MLN.*, 1921, pp. 257-64 and Michiels, A., *Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs*, 4th ed., Paris, 1863, I, 44, 45, 54.

ments therein expressed are similar to those already indicated and also to the ones used at the end of the century by Fontenelle, Per-rault and Boileau, it would seem worth while to add this bit to the history of the famous literary quarrel.

The question is discussed by five speakers. The second and third are ardent supporters of the ancients; the three others are equally vigorous in their defense of the moderns. The first speaker claims that nature is, and always will be as wise and powerful as she has ever been in the past, that universal causes are always the same, their operations as perfect and their results as excellent now as they were in the past.

. . . pour les esprits, bien loin de se diminuer, ils se subtilisent de plus en plus: veu qu'estans les mesmes que ceux des anciens: ils ont cet auantage sur eux, qu' auroit vn pigmée sur la teste d'un géant, d'où il descouure tout ce que voit le géant, et outre cela void encor pardessus luy.⁴ Renaudot, *Recueil*, III, 529.

The second speaker feels that human beings become less and less perfect as they get further and further away from their source. This decadence is illustrated by the fact that man physically is far weaker than his ancestors. Even though we may claim that the modern should surpass the ancient because the former has the advantage of building on the foundation laid by the latter, the fact remains that there are no moderns equal to the ancients in any field of art or learning.⁵ The third declares that no century can be compared to that of Augustus and Tiberius. Not only did it produce such illustrious men as Virgil, Ovid, Cicero and Cato, but such inventions as "le verre malleable" and "la lumière perpetuelle" were made then and are now unknown.⁶

After these two defenders of the ancients have spoken, it is the turn of the fourth, who once again takes up arms in behalf of the moderns. He argues that it is merely one of the weaknesses of human nature to declare that we and our civilization are inferior

⁴ For the earliest-known and other forms of this famous comparison, cf. Guyer, F., "The Dwarf on the Giant's Shoulders," *MLN.*, XLV (1930), 398-402. Cf. also d'Urfé, *Sylvanire*, cited in Lancaster, H. C., *A History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century. Part I: The Pre-Classical Period 1610-34*, Baltimore, 1929, I, 259 and Pigray, *Epitome des préceptes de médecine et de chirurgie*, Préface, Paris, 1628, quoted in Raynaud, M., *Les Médecins au temps de Molière*, Paris, 1863, p. 295.

⁵ Cf. *Recueil*, p. 530.

⁶ Cf. *Ibid.*, p. 531.

to the men and culture that preceded us. We tend naturally to despise and scorn that which we have, to feel that we are less perfect than our forebears and that our posterity will be even worse off than we are.⁷ God, Nature and Art, the three agents and causes of all that exists, are still the same. It is therefore self-evident that the same effects can be produced by them as in the past.⁸ It is true, he says, that man's intelligence is independent of the body in its essence,⁹ but it so closely linked with, and its functioning depends so much upon bodily organs that the latter are bound to affect the former. Since bodily organs have not varied, it is entirely possible for the human intelligence to be as great as ever. He admits that there *are* differences in intelligence and intellectual activity, but these are clearly due to differences in education.¹⁰

The fifth speaker finds great writers among the moderns, even some who surpass the ancients, but he believes that only later centuries will be able to judge them correctly and to criticize them fairly.¹¹ Great men are always belittled during their life-time either because of the jealousy of the envious, or because of the scorn of the ignorant. He seeks to explain the cult of modernism in his day by the remarkable development of science, believing that a century that had made such strides in science would inevitably and quite naturally place less emphasis upon, and esteem far less, works of a purely literary character. He points out that a thing which is new, rare, or unusual is always more highly regarded than that which is universal, old, or commonplace. Those who profess to admire the ancients and demand the imitation of past centuries

⁷ Cf. Fontenelle, *Œuvres*, Paris, 1761-67, I, *Dialogues des morts anciens avec des modernes*, III, 48.

⁸ Cf. Fontenelle, *op. cit.*, p. 48, and Perrault, Ch., *Le Siècle de Louis le Grand*, quoted in Rigault, *op. cit.*, p. 153.

⁹ Cf. Descartes, *Œuvres*, ed. Adam & Tannery, Paris, 1897-1910, VI, *Discours de la Méthode*, pp. 33, 35. It is interesting to note that the French *privilege* of the *Discours* is dated May 4, 1637, and that it was published June 8, 1637, one week before the "conférence" under discussion (cf. *op. cit.*, XII, p. 185). However, since Descartes had already sent the proofs printed in Holland to Huygens in Paris on January 5, 1637, and Mersenne had sent Descartes his criticisms of certain passages, it is possible that his ideas were already known (cf. *op. cit.*, pp. 182-85).

¹⁰ Cf. *Recueil*, pp. 532-34.

¹¹ Cf. Boileau, *Œuvres*, Paris, 1870-73, III, *Réflexions sur Longin*, VII, 359, 365.

to the exclusion of all else are really blind and uncritical in their attitude, as well as ignorant of real conditions. He criticizes his own government for its false modesty in refusing to admit the greatness of the seventeenth century, and to praise the great men it had produced.¹²

While these speakers offer nothing that is original, while one may not even say in the language of Pascal that "la disposition des matières est nouvelle," this "conférence" is an interesting link in the chain of the famous quarrel that so sharply divided French writers in the seventeenth century. Since these "conférences" were public affairs, and apparently popular, if one may judge from the fact that they lasted over a period of ten years, they undoubtedly influenced public opinion, and reflect contemporary interests. In their printed form their influence was indubitably still greater. Cartesian philosophical ideas are not merely discussed in the salons of the précieux and the bas-bleu; its principles are here brought before a bourgeoisie interested in culture, and the Cartesian methods of reasoning and criticism are used by these speakers. It may be noted in passing that the arguments employed by the supporters of the moderns are of greater weight than those used by their opponents. When the same question is more widely discussed later in the century by more prominent men their arguments are not only those already used by the Cartesians but also by the speakers at the "conférence" of the fifteenth of June, 1637.

LULA M. RICHARDSON

The Johns Hopkins University

MORE ABOUT CLAUDE BILLARD

A short collection of poems published by Claude Billard at Nancy¹ reveals a few additional facts concerning his life. He was, we learn, forced to take refuge at Nancy with the Cardinal de Lorraine, for the first poem in the collection praises the cardinal, who gave help to his

Muse flotante ez mers de calomnie
Où l'ingrate patrie & un traistre Sinon
Furent sans y penser les lustres de mon nom.

¹² Cf. *Recueil*, pp. 534-36.

¹ *Hymne de la Lorraine*, Nancy, Blaise Andrea, 1602.

The poet then describes the resources of Nancy, "la cour . . . qui me receut errant, qui m'ha fauorisé," and proposes to sing the praises of the princes,

Qui furent mon support en ces temps malheureux,

De Madame,² Minerve aus ames les plus belles,

Ame du tout Royale, où luisent immortelles

Les plus rares vertus, où priué de secours,

L'eux [i. e. j'eus] pressé du malheur, ma rade et mon recours.

Another poem, describing a school at Pont-à-Mousson, contains no personal references, but a third, *Les Bains de Plombières*, reveals Billard's desire to be with his family and the length of his stay:

A tort persecuté, voguant, errant, flottant,

Unse moys desuny de ce que i'ayme tant:

Second Laertien au bris de mon naufrage,

Mais d'une ame Françoise, & plus grand de courage,

Qui du port d'Alcinoe, & content, & vainqueur

Dois bientost voir l'Itaque où i'ay laissé mon coeur.

The collection ends with a longer poem, *Adieu de Nancy*. Billard is reluctant to leave friends at Nancy: Saint-Geran, the duc de Bar, Madame (la Minerve des beaux esprits), the two Vaudemont, the princesses de la Croix de Lorraine, De Mouy, Chaligny, the sœurs de Rohan,³ and Mesdames d'Arancour. He is, however, called away by

Les delices d'un hymenée

Les faueurs de la destinée,

Et la veue de six enfans,

Six greffes sur mes ans,

and will hasten home to dry the eyes of his Penelope.

Since Billard complains of the difficulty of supporting nine children in 1617 in the concluding lines of his *Eglise Triomphante*, the last bit of information is interesting, if not important.

L. E. DABNEY

University of Texas

² The sister of the cardinal.

³ Billard dedicated *Genèvre* to Mlles de Rohan, *Mérovée* to the duc de Rohan, and wrote a *tombeau* for their sister, Marphise, duchesse des Deux Ponts.

LOPE DE VEGA AND SATURDAY FASTING

A curious note on the great Spanish dramatist which seems to have been entirely overlooked is found in the satirical and anonymous *Visions Admirables du Pelerin de Parnasse* (Paris, J. Ges-selin, 1635, the year of Lope's death), a work partially inspired by the rare "Parnasse" of La Pinelière and ascribed with good reason to Charles Sorel,¹ although the only four copies found in Paris (two in the Arsenal and two in the Bibliothèque Nationale) are still listed as anonymous. The many episodes of this satire on Parisian customs are held together by the device of having the various characters appear on Mount Parnassus to plead their grievances before Apollo. Chapter VII (pp. 36-41), is entitled: "Quatre harangeres accusent Lope de Vega d'avoir introduit en France la coustume qu'ont certains Catholiques François de manger de la viande le Samedy." As Lope is walking along, he is assaulted by four Parisian fishwives, who shout at the top of their voice:

Qu'on me le prenne, ce traistre, qu'on me l'arreste ce perfide, qu'on luy mette la main sur le collet, c'est un apostat, il porte l'habit de chevalier, et si il est heretique il faut l'envoyer au grand maistre de Malthe² qu'il luy face son proces. Il mange de la chair le Samedy plus librement que les parpaillots mesmes . . . Ce desloyal soutient qu'il est Espagnol & franc Castellan, qu'il a la Bule, et que sa Sainteté luy permet de manger en tel jour les tripes de la beste, la fressure, la teste et les pieds.³ Et nous

¹ E. Roy, *la Vie et les œuvres de Ch. Sorel*, Paris, 1891, p. 418. Abel Lefranc and other French scholars did not hesitate to accept Roy's identification of the anonymous author of the "Visions" as Sorel, but we should not fail to note here that some years later, in his edition of Sorel's "Francion" (II, 34), Roy says that he was mistaken in attributing the *Visions* to Sorel and that the author remains unknown. But the reason Roy gives for this change of opinion is not very sound, and the proof he adduced in 1891 seems to me conclusive enough to allow us to regard Sorel as the author.

² In return for his "Corona Tragica" (1627), the pope had bestowed upon Lope the Cross of the Order of St. John of Malta. Thus he could not be tried in ordinary courts.

³ It may be that Sorel is a bit confused here. Morel-Fatio (*Etudes sur l'Espagne*, 3rd Series, III, 406 ff.) shows that all Castilians and Leonese had the odd privilege of eating the "grosura," that is, the extremities and entrails of animals, on Saturday, a day of abstinence from all meat in France. However, it is true that Lope had a papal dispensation allowing him to eat meat. (Cf. H. Rennert, *The Life of Lope de Vega*, p. 370).

l'avons veu aujourd'huy qui est Samedy manger à son disner la moitié d'une espaule de mouton, et comme nous luy voulions remonstrer le peu d'estime qu'il faisoit des Commandemens de l'Eglise, il nous a dit arrogamment que c'estoit le bout qui estoit immediatement attaché au pied, qu'il le pouvoit faire sans blesser la conscience, que cela estoit compris dans la dispense. Mercy Dieu, luy dist ma commere . . . j'ay bien peur qu'avec le temps tu ne mange l'espaule entiere, et que tu ne face une digression depuis le teste jusques à la queue, faisant passer le reste de la beste pour fressure. Monseigneur, il y a cent mille Catholiques à gros grains dans Paris, qui veulent l'imiter, et qui pretendent s'attribuer de leur propre autorité les mesmes privileges que luy.

The chapter goes on to praise the French brand of Catholicism as superior to the Spanish, since Spaniards are "bons enfans de l'Eglise" only for political reasons and because they fear lest the Inquisition "ne les face rostir comme des harancs sors." Finally Lope escapes from the clutches of the harangeres, thanks to Apollo's intervention, without which he would have run great risk of leaving "ses aureilles et ses moustaches en France."

As Sorel was a strict Roman Catholic himself, it is not surprising that he should have disliked the well-known failings of Lope, but Sorel's chief grievance—that Lope had led the Catholics of France into the error of eating meat on Saturday—seems at first glance to be fairly mysterious. Until a few years ago few people, even Catholics themselves, seem to have known that the Church prohibited the eating of meat on Saturday. Louis Thomasin wrote in 1680 (*Traité des Jeûnes de l'Eglise*, pp. 391-407) that Pope Gregory VII, in 1078, was the first to enjoin general abstinence on Saturday, but he added that the ruling was never generally enforced. He thought it remarkable that Spaniards should content themselves with eating "les intestins et les extremitez des animaux aux jours de Samedy," while so many Catholics elsewhere were eating real meat on that day.⁴ This shows that in 1680 the French no longer fasted from meat on Saturday, but the evidence of the *Visions* indicates that this was not the case in 1635, when Lope was called an apostate and a heretic simply because he was responsible for the introduction and spread of this

⁴ Morel-Fatio (*op. cit.*, p. 415) states that a papal bull of 1778 suppressed the partial abstention from meat on Saturday in Castile and Leon. There was, however, no general abrogation of the law until Benedict XV; cf. "Codex Iuris Canonici," § 1252 (1919).

disobedience in Sorel's native land.⁵ Evidently it is Lope's personal habits and example, not any literary work of his, which caused this dereliction.

I do not know of any corroboration of Sorel's charge. Indeed, there exists an apparent contradiction by Montalvan, the friend and biographer of Lope, who, in describing the last sickness of the poet, says that Lope had permission to eat meat on account of an affection of the eyes but he was such a strict Catholic that he scrupulously observed all the commands of the Church, even though his ailments should rebel thereat.⁶ His abstention was doubtless true on that particular occasion, but the fact that he had permission speaks for itself. If the matter was notorious enough to come to the attention of Sorel, there is no reason why other Parisians should not have learned of it and acted even according to our text. Such unorthodox procedure would of course cause an unfavorable reaction in the fish-selling business. Sorel, who went wandering about Paris collecting notes for his book, as is apparent when one reads the rest of it, may well have overheard some "harangere" lamenting in those very terms. Or it is equally possible—and more probable—that Sorel is simply working off a little national jealousy. Owing to the presence of a Spanish Queen on the French throne, a swarm of Spanish courtiers and Spanish customs had appeared in Paris. The French people disliked them and were especially jealous, no doubt, of the privilege of the "grosura" which the foreigners brought along with them. This squib of Sorel's is quite in line with the curious collection of anti-Spanish writings of the time which one finds listed in the *Revue des Provinces* (Sept., 1864, pp. 487 ff.).

ROBERT E. PIKE

Cambridge, Mass.

⁵ Cf. also Sorel, *Berger extravagant*, Paris, Du Bray, 1628, pp. 78-9, where a good dinner is served on Saturday, but no meat is mentioned. The guest is asked whether he would have "de la carpe et du brochet, pource qu'il estoit Samedy."

⁶ Rennert, *loc. cit.*

GIL Y ZÁRATE'S TRANSLATIONS OF FRENCH PLAYS

The Spanish theatre of the first part of the nineteenth century offers a most complex and conglomerate picture. Owing to the scarcity of original dramas the theatres were flooded with foreign works, especially Italian operas and translations of French plays. In a time so saturated with distinct literary tendencies it is not unusual to find many writers indulging their wits in the composition of various types of drama. D. Antonio Gil y Zárate (1793-1862) was one of the most changeable of the eclectics. With the exception of the *zarzuela* and the *comedia de magia*, he essayed practically every type then being produced. He translated and adapted ten French plays for Spanish production. Having attended a Lycée at Passy, he learned French perfectly and had observed at first hand the success and failure of plays in the Paris theatres.

His first translation is *Don Pedro de Portugal*¹ (Cruz, May 16, 1827), taken from *Don Pierre de Portugal* by Lucien Arnault, which had been acted with fair success since 1802 at the Théâtre Français. It was necessary to alter the literal translation in order to obtain the approval of the church censor, Padre Carrillo.² Probably the success of this French tragedy in Spanish costume was due largely to the masterful interpretation of the rôle of Inés de Castro by Antera Baus, Gil y Zárate's young and talented step-mother.

His next translations are *Artajerjes* (1827) and *Demetrio* (1828), taken from *Artaxerce* and *Démétrius* by Etienne Delrieu. The translations were submitted to Carrillo, but the bigoted friar forbade their production, and refused to return the manuscripts.³

*El día más feliz de la vida*⁴ (Cruz, May 30, 1832), from Scribe's *Le plus beau jour de la vie*, is typical of his later adaptations and

¹ Madrid, Sancha, 1827.

² A. Ferrer del Río, *Galería de la literatura española*, Madrid, 1846, p. 102.

³ Marqués de Valmar, "introduction" to *Guzmán el Bueno* in *Autores dramáticos contemporáneos y joyas del teatro español del siglo XIX*, Madrid, 1882, II, 223.

⁴ Gil y Zárate, *El día más feliz de la vida*, comedia en un acto y en prosa, imitada del francés, representada por primera vez en el teatro de la Cruz, el día 30 de Mayo de 1832, Madrid, Repullés, June, 1832.

translations. Neither the title-page of this comedy nor anything written by its author furnishes a clue to the identity of the author of the original; only the phrase "*imitada del francés*" points to its French origin. The catalogue of the Bibliothèque Nationale, in listing the copy of Gil y Zárate's work, notes that it was translated from the French of Michel-Théodore Leclercq. There seems to be no way to account for this reference, but that some cataloguer knew the latter's comedy, *Le plus beau jour de la vie*,⁵ and also knew that Gil y Zárate's comedy was reworked from the French. The man who made that note must not have known Scribe's *comédie vaudeville*, *Le plus beau jour de la vie*,⁶ though it is, without any doubt, the immediate source of Gil y Zárate's play.

It is true, however, that Leclercq is the ultimate source, for it is from him that Scribe has borrowed his comedy. Leclercq's *proverbe dramatique* was first published in April, 1824,⁷ whereas Scribe's play was presented for the first time on February 22, 1825, in the Théâtre du Gymnase Dramatique.⁸ The central theme in each of the plays is that the noise, bustle, confusion, and excitement of the wedding day are none too attractive to the bridegroom. To this theme Scribe has added a second pair of lovers who decide to avoid all the commotion of a formal marriage ceremony and to go away to be married quietly. Naturally Leclercq's skit had to be enlarged to serve Scribe's purpose. Scribe's *comédie vaudeville* was turned by Gil y Zárate into a pure comedy, the only change being in the elimination of the songs. With the musical element removed there remains only enough plot and length to justify one act.

El vigilante o guardar el honor ajeno (Cruz, November 30, 1834), a comedy in two acts, was translated from Scribe's *Le Gardien*, a *comédie vaudeville* that had appeared in Paris the previous year. The musical element is suppressed, and the remaining lines translated fairly literally. This little comedy was quite popular up to the middle of the nineteenth century.

⁵ M. Théodore Leclercq, *Le plus beau jour de la vie ou Il n'est pas d'éternelles amours, Proverbes dramatiques*, Paris, 1852, I, 403-426.

⁶ Eugène Scribe, *Le plus beau jour de la vie, Oeuvres complètes*, Paris, 1855, VII, 92-102.

⁷ Leclercq, *op. cit.*, IV, 510.

⁸ Scribe, *op. cit.*, VII, 92.

*La escuela de los viejos*⁹ (Príncipe, August 8, 1838), translated from Casimir Delavigne's *L'Ecole des vieillards*,¹⁰ is interesting for the insight that it gives into the meaning of the word "arreglada." It is evident from many Spanish authors that the word may have a variety of meanings: it may refer to a literal translation, a free rendering, an adaptation where only the main facts of the original remain, and even to a play that merely has drawn its main theme or one of its chief episodes from the foreign work. *L'Ecole des vieillards* is essentially French in local color, setting, etc. Gil y Zárate adapts this comedy by changing only the names and setting. Le Havre becomes Cádiz; Paris, Madrid; fifty thousand francs, ten thousand *duros*; the Tuileries, El Prado, etc. The comedy is of the same type as those by Martínez de la Rosa and Bretón, and this may explain Gil y Zárate's desire to translate it. But a further reason may be suggested. Casimir Delavigne and Gil y Zárate were about the same age, and it is not unlikely that the two met while the latter was enjoying his student days in Paris. The element of friendship, then, may be the explanation.

In the translation¹¹ (Cruz, May 22, 1841) of Scribe's *Le Verre d'eau*, Gil y Zárate follows the same plan that he does in his translation of *L'Ecole des vieillards*. The Spanish version is such a literal translation that it virtually amounts to a schoolboy's composition exercise. Scribe's drama was produced in 1840 and the Spanish translation appeared in print and on the stage the following year.

*Un casamiento sin amor*¹² (November 23, 1841) was adapted from *Un Mariage sous Louis XV*,¹³ a comedy by Alexandre Dumas père. At times Gil y Zárate has changed the phrasing and diction in accordance with his own taste, and to some degree the Spanish version becomes an adaptation, although it is called a translation. He divides Act III of the French play, thus forming Acts III and IV of the translation. There is no apparent reason for this change

⁹ Comedia en cinco actos y en verso, arreglada al teatro español, Madrid, 1839.

¹⁰ *Œuvres complètes*, Paris, 1848, I, 323 ff.

¹¹ Gil y Zárate, *El vaso de agua o Causas y efectos*, comedia en cinco actos y en prosa, Madrid, Yenes, 1841.

¹² Madrid, Yenes, 1841.

¹³ *Théâtre complet*, Paris, Levy, 1883, VII, 99 ff.

from four to five acts, however. Gil y Zárate has caught the spirit of the original, translating most convincingly the flavor of the play as a whole, and the psychological change in the characters.

The next adaptation presents a more difficult problem. *¡Atrás!*¹⁴ (Príncipe, December 24, 1841), a comedy in one act and in prose, was adapted from some language other than Spanish. The title-page reads that it was "*arreglada*" but it does not contain either the name of the author or the expected "*del francés*." In view of Gil y Zárate's practice of adapting and translating French plays—French sources can be indicated for nine out of ten of them—it is logical to assume that this one has its origins in France. Furthermore, there is no reason to believe that he was sufficiently well acquainted with any other foreign language. The word *arreglada* does not suffice to prove the classification of *¡Atrás!* For example, Gil y Zárate says that both *El hombre misterioso* and *La escuela de los viejos* are "*arreglada al teatro español*," a statement that does not prevent the latter's being a most literal translation. He classes *Un casamiento sin amor* and *El vaso de agua* as "*traducido al castellano*," but the former in several instances departs rather boldly from Dumas' comedy, while the latter is a literal translation in every regard. *¡Atrás!* might be anything from a careful translation to a comedy that merely has borrowed some episode from a foreign play.

A check of many French plays written before 1841 fails to reveal any source from which *¡Atrás!* could have been translated or that could furnish the main details of the plot. It appears, however, that Gil y Zárate has taken the main situation from Scribe's *Une Nuit de la garde nationale*. In Scribe's *comédie vaudeville* Madame de Versac, suspecting that her husband is a philanderer, disguises herself as a guardsman and goes to the headquarters of the National Guard, where her husband has told her he will be on duty. While she waits patiently in the guardhouse, Laquille, the military instructor, enters and believes her to be a recruit. On making her stand up and go through the manual of arms, he is quite disturbed at the recruit's awkwardness, especially because she handles the gun with her left hand. Finally M. Versac arrives and recognizes his wife dressed as a guard.

The chief situation in *¡Atrás!* is much the same. Ida dons

¹⁴ Comedia en un acto arreglada al teatro español, Madrid, Yenes, 1841.

Ulrico's cape and takes his place as sentinel while he goes to seek permission to marry her. She does know how to execute the manual of arms, but she is not certain regarding the correct procedure in challenging a patrol. Because of her awkwardness in this instance it is learned by Prince Federico that the sentinel is a woman. This is the pivot in both the comedy by Scribe and that by Gil y Zárate.

In the following year Gil y Zárate presented (Príncipe, July 28, 1842) an adaptation of Barthélemy-Hadot's *L'Homme mystérieux*. In reworking this comedy he has followed the same general procedure that he did in adapting *Le plus beau jour de la vie*. In each case the original is a musical play, and in both adaptations the musical elements have been omitted. The deletion of the original songs has materially reduced the length of the comedy. In order to overcome a lack of balance the Spanish version is divided into two acts instead of the original three.

*El hombre misterioso*¹⁵ is the last of Gil y Zárate's translations. Ten plays gleaned from French drama of the eighteenth and nineteenth centuries were remade by this author for the Spanish stage. They appeared intermittently throughout his career as a dramatist, and include adaptations of every sort: from literal translations to extremely free reworkings of the French originals. Gil y Zárate's thorough knowledge of the French language and literature most certainly accounts for the convincing tone of his translations.

STERLING A. STOUDEMIRE

The University of North Carolina

ANOTHER NOTE ON "EL LADRÓN"

In a brief article on "Larra's 'El Ladrón'"¹ Professor J. Horace Nunemaker has recently brought forward some circumstantial evidence in support of the suggestion, first made by Professor F. Courtney Tarr,² that the authorship of an article entitled "El

¹⁵ Comedia en dos actos, arreglada al teatro español, Madrid, Repullés, 1842.

¹ J. Horace Nunemaker: "A Note on Larra's 'El Ladrón,'" *MP*, xxix (1932), 354-355.

² F. Courtney Tarr: "Larra: Nuevos datos críticos y literarios (1829-1833)," *Revue Hispanique*, lxxviii (1929), 265 ff.

Ladrón" which appeared in *El Correo de las Damas* October 23, 1833 should be attributed to Larra.

Professor Tarr plausibly urged in favor of his suggestion that Larra was editor of this journal at the time the article appeared; that the general idea of the article was a theme very much to Larra's liking; and that certain elements in its style—notably its brusque antitheses and its ironic ending—were very characteristic of his manner of writing. Professor Nunemaker has offered additional definite proof that Larra once considered robbery as the subject for an article.

Yet persuasive as these arguments are, they are misleading. At the foot of the article itself in the *Correo de las Damas* appear the words: (*El voleur*). These both Professor Tarr and Professor Nunemaker have interpreted as being one of several pseudonyms of which Larra at times availed himself. As a matter of fact they are, rather, the title of a contemporary French journal,—a journal which in all probability was one of the *Correo's* "exchanges,"—for a few pages further along in the files of the *Correo*, in the number for May 15, 1834,³ under the heading "Modas" there appears the following statement:

Cuatro periódicos de modas de los que se publican en París tenemos á la vista y son el *Voleur*, el *Temps*, el *Petit-Courrier* y *Le Follet*, *courrier des salons*, sin que hallemos entre los cuatro una gran novedad que comunicar a nuestras lectoras.

It seems obvious, therefore, that the French magazine was the source of "El Ladrón." It may very well be that Larra was its translator. This would account for the resemblance between its style and that of some of his own writings. It is even possible that he added something to the original. Until a file of *Le Voleur* for this period has been located⁴ it is impossible to say how much the Spanish article owes to its author and how much to its translator. At all events, there seems to be no reason for assuming that it was entirely the child of Larra's brain. He was not, to be sure, above

³ *Correo de las Damas*, Núm. I (Nueva Serie), 15 de mayo, 1833 (obviously a misprint for 1834), p. 7.

⁴ Victor Gébé [Georges Brunox] in his *Catalogue des journaux publiés ou paraissant à Paris* (Paris, O. Lorenz, 1877), lists *Le Voleur* as a weekly in its fiftieth year in 1877.

appropriating other people's work⁵ on occasion, but in this instance he tried to give credit where it was due.

New York University

E. HERMAN HESPELT

AUREA JUSTITIA

A NOTE ON *Purgatorio*, XXII, 40 f.

So much has been written about the "sacra fame dell'oro" passage of *Purgatory*, XXII, 40 f., that one almost hesitates to reintroduce the subject; however, I am venturing to reopen the question, as I think that a broader view of its setting and context than seems usually to have been taken, combined with an application of the principle of possible multiple meanings, and with the "Dante by Dante" method of explanation, may prove really illuminating and lead to a rather satisfying interpretation of Statius's use of the moot phrase.

The quotation comes, it will be remembered, in Statius's speech in which he tells Vergil that he owes to the *Aeneid*, not only his poetic inspiration, but his very rescue from the sin of prodigality, and its train of other sins: he had in fact not realized that it was a sin until there flashed over him for the first time a new and inner meaning of the exclamation—or, more strictly, rhetorical question: "Quid non mortalia pectora cogis, Auri sacra fames" (*Aen.*, III, 56 f.). "Then," he says, "I perceived that one's hands could open too wide in spending." The passage, with its immediate context, is (vss. 34-45):

Or sappi ch'avarizia fu partita
troppo da me, e questa dismisura
migliaia di lunari hanno punita.
E se non fosse ch'io drizzai mia cura,
quand'io intesi là dove tu chiamae,
crucciato quasi all'umana natura:
"Perchè non reggi tu, o sacra fame
dell'oro, l'appetito de' mortali?"
voltando sentirei le giostre grame.
Allor m'accorsi che troppo aprir l'ali
potean le mani a spendere, e pente' mi
così di quel come delli altri mali.

⁵ Larra published a translation of Scribe's *Phillippe* under the title *Felipe, comedia original en dos actos*.

Of the two standard explanations of "sacra" here: that it means "cursed"—as Vergil certainly meant it—and that it means "sacred, hallowed, blessed"—that is, in this case, specifically "justly balanced, temperate"—my endeavor will be to show: not only that Dante, while he understood very well that the meaning intended by Vergil was "cursed," used it deliberately in the other sense; but also that, with the idea of justly balanced Temperance and the Golden Mean in mind, he was giving to the phrase "sacra fame dell'oro" an esoteric reference to the Age of Gold, which is explicitly introduced in Statius's next quotation from Vergil, and is further featured in the canto; and for a return to which Golden Age mankind is now, or should be, hungering.

For, first: the entire setting is one of properly regulated "hungering": the three poets have just come from the circle of the avaricious and the prodigal, from which Statius has just been released, and they are now among the expiators of gluttony; the concept of "justice" in the sense of due moderation of appetites, and their proper direction, has been emphasized by the Angel, as they passed, with the words, "Blessed [are they who] thirst for *giustizia*"; and, as he leaves the present circle, Dante is to hear the next Angel complete the same Beatitude, by declaring "blessed" those who "hunger always for *quanto è giusto*"—that is, both "what is right" and "as much as is right." Secondly: close upon this first quotation by Statius from the *Aeneid* and the statement of its unexpected effect, and in answer to Vergil's wondering query as to how the former came to be converted to Christianity, Statius replies that this too was the result of grasping the hidden significance, unguessed even by its writer, of another passage from Vergil's works: that famous group of verses from near the beginning of the Fourth *Eclogue*, in which is announced a new and better age, a return of the just and happy conditions of the *Golden Age*: a passage which in reality probably referred to the birth of a son to Vergil's protector and patron, the consul Gaius Asinius Pollio; but which was popularly believed, because of its apocalyptic-sounding imagery, to be an unconscious prophecy of the birth of Christ, with whom "justice" and the "first human time," that is, the primitive Age of Innocence, would return to earth (*Ecl.*, IV, 4 ff.):

Ultima Cumaei venit iam carminis aetas;
magnus ab integro saeculorum nascitur ordo.

Iam redit et virgo, redeunt Saturnia regna,
iam nova progenies caelo demittitur alto.

Dante translates the last three verses (*Purg.*, XXII, 70 ff.):

Secol si rinova;
torna giustizia e primo tempo umano,
e progenie scende da ciel nova

—in which *terzina* the omission of all articles helps keep the Latin flavor.

The "virgin" was Justice, named "Astraea," the Starry One—so called, as every one knew, because she was a heavenly dweller on earth during the Golden Age.

The coupling of the word "justice," now in one meaning and now in another, with references to gold and the Golden Age, in this speech of Statius, and its immediate setting, betrays itself even more as being deliberate, and our hypothesis as to the purpose of the "sacra fame dell'oro" phrase in the first case gains strong support, when we note that only on some such basis can we find full justification for the clause injected (v. 148) in the examples of Temperance at the end of this same canto, where the voice from the forbidden tree cries out, characterizing "lo secol primo": "quant' oro fu bello"—a clause which otherwise sounds, and is, entirely superfluous, and distinctly prosaic: a verse-filler hardly worthy of a great poet:

Lo secol primo, quant' oro fu bello,
fè savorose con fame le ghiande,
e nettare con sete ogni ruscello.

And, finally: the best commentary to the second of Statius's two quotations from Vergil—and at the same time one which supports the above interpretation of the reason for the injected clause "quant' oro fu bello," inasmuch as it too adds a perfectly parallel clause of the same type, insisting on the epithet "golden" for Saturn's reign, though there is no *prima-facie* reason apparent for its introduction there—would seem to be Dante's own words in *Monarchia*, I, xi, 1: "Moreover, the disposition of the world is best when *justice* is prevalent in it. Wherefore Virgil, wishing to praise that age which in his time seemed to be rising, sang in his *Bucolics*: 'Now returns the virgin, the Saturnian reign returns.' For Justice used to be called a 'Virgin,' and they also called her

Astraea; they said 'Saturnian reign' for the best times, which also they used to name 'golden.'¹ Justice is most prevalent only under a monarch: therefore, for the world to be best disposed a monarchy or empire is requisite."

These are the reasons why I believe Dante to have intended, by his "sacra fame dell'oro," that combination ethico-politico-religious Utopia which was his one chief ideal; that return to the universal peace and justice that characterized the benevolent "Golden" reign of Saturn over a virtuous and happy world. Statius understood, what Vergil (and Augustus) had realized, and Dante's Italy had forgotten: that what was needed above all other things, for each human being, and for the world, was a justly regulated hungering for the desirable things—the Golden Mean—so that the individual might find his way to salvation; and the administration of universal Justice throughout the world, by means of a golden régime such as that of the Age of Saturn, that the individual might not be defrauded of his due chance to attain happiness in this world and in the next.

H. D. AUSTIN

University of Southern California

BALAAM, DUX TYRI

Balaam, duc de Tyr, figure dans le *Fuerre de Gadres* latin. Voici une analyse sommaire de cette œuvre par elle-même déjà très courte et qui pourrait passer pour le résumé d'une composition antérieure perdue.¹

Alexandre le Grand est en train d'assiéger Tyr. Il construit dans la rade un ouvrage fortifié destiné à bloquer le ravitaillement par mer. Mais voilà que les Grecs eux-mêmes manquent de vivres. Une razzia est décidée.

¹ "Que etiam 'aurea' nuncupabant."

² Le *Fuerre de Gadres* latin se trouve à l'état d'interpolations dans la rédaction I^a de l'*Historia de Preliis*; il a été publié par Friedrich Pfister, aux pages 255-258 du *Münchener Museum für Philologie des Mittelalters und der Renaissance*, I (1911). Le *Fuerre de Gadres* français a été publié par Michelant, aux pages 93-230 de son édition du *Roman d'Alexandre*. Tous deux remontent à un *Fuerre* primitif perdu, voir Pfister, "Zur Entstehung und Geschichte des *Fuerre de Gadres*," *ZFSL*, XLII (1913), 102-108.

Méléagre conduira cinq cents chevaliers au val de Josaphat, où pait le bétail de la ville de Gadir (Gaza). Le guide de l'expédition est Samson, qui connaît bien la région. Au moment où les Grecs vont rebrousser chemin avec leur proie, arrive sur les lieux le surveillant en chef des troupeaux, Theosellus. Combat: exploits de Méléagre, Caulus tue Theosellus. Mis au courant de la situation, le duc Biturius (Bétis) sort de Gadir à la tête de trente mille cavaliers. Effroi des Grecs. Méléagre voudrait envoyer prévenir Alexandre, mais personne n'accepte d'être son messager. Nouveau combat: Biturius tue Samson, les Grecs plient sous le nombre. Ce que voyant, Arrideus s'en va avertir Alexandre. Le roi quitte Tyr, vient à Josaphat et érase les forces de Biturius. Mais à son retour à Tyr il trouve qu'en son absence l'ouvrage fortifié qu'il avait édifié a été détruit. Balaam, en effet, et les habitants de Tyr s'en étaient emparés. Consternation des Macédoniens. Alexandre fait construire un château flottant qui lui permet de s'approcher des remparts de Tyr. Il monte seul sur la plate-forme supérieure, et, avisant Balaam, il saute sur lui et le précipite dans la mer. Ses soldats pénètrent à leur tour dans la ville ennemie. Découragés par la mort de Balaam, leur duc, les Tyriens n'offrent que peu de résistance.

D'où vient ce Balaam? Les sources antiques du *Fuerre*, à savoir deux passages de Quinte-Curce,² ne fournissent le nom d'aucun magistrat qui ait dirigé ou incarné la résistance des Tyriens. Restent les sources médiévales. M. Pfister a indiqué qu'il peut exister une relation entre le *Fuerre* et l'histoire des Croisades.³ Comme le *Fuerre* latin est antérieur à 1150, il suffit de passer en revue les événements qui se sont déroulés en Syrie et en Palestine avant cette date.⁴ L'on constatera que dans la première moitié du douzième siècle il y a eu deux sièges de Tyr. En 1112 Baudouin I^{er}, roi de Jérusalem, assiégea en vain la ville pendant quatre mois, mais en 1124, pendant la captivité de son successeur, Baudouin II, les barons latins et les Vénitiens s'emparèrent de Tyr. Les Sarrasins qui l'habitaient s'étaient bien défendus, quoiqu'ils ne fussent que mollement secourus par leurs coseigneurs, le soudan d'Egypte et l'émir Togtekin de Damas. Ce qui les amena finalement à capituler ce fut d'apprendre brusquement qu'il fallait abandonner l'espoir

² a) 4. 2. 18, 4. 2. 24, 4. 3. 1-10, 4. 3. 14-16, 4. 4. 10-12: siège et prise de Tyr; b) 9. 4. 26-33, 9. 5. 1-30: exploit follement téméraire accompli par Alexandre lors de la prise d'une forteresse des Oxydraques.

³ "Zur Entstehung und Geschichte des *Fuerre de Gadres*," p. 107.

⁴ Ce *terminus ad quem* est celui qui a été assigné à la rédaction I^a de l'*Historia de Preliis*, l'œuvre qui renferme le *Fuerre* latin; voir George L. Hamilton, "A new redaction (J^{sa}) of the *Historia de Preliis* and the date of J^a," *Speculum*, II (1927), 145.

d'une aide bien plus efficace: l'émir d'Alep, Balak, venait d'être tué sous les murs de Géraple, au moment même où il se proposait de marcher au secours des Tyriens.⁵

Pendant deux ans Nour ed-Daoula Balak avait été le champion de l'Islam contre les Francs.⁶ Il avait remporté une série ininterrompue de victoires sur eux. En septembre 1122 il battait près de Sindischa Jocelin de Courtenay, comte d'Édesse, et le faisait prisonnier. Au printemps suivant il assiégeait Karkar quand il apprend que Baudouin II s'approche avec une armée de secours, il se porte à sa rencontre, le bat et l'envoie rejoindre Jocelin dans les geôles de la forteresse de Chartpert (avril 1123). Ses prisonniers s'étant révoltés et emparés de Chartpert, il parvient à reprendre cette place forte (septembre 1123). Le roi Baudouin fut interné ailleurs, quant à Jocelin il avait pu s'échapper avant l'investissement. Le comte d'Édesse réunit une forte armée et prétendit obliger Balak à lever le siège de Géraple, mais il fut repoussé avec des pertes sérieuses (5 mai 1124). Le lendemain une flèche tirée des murs de la ville mettait fin aux jours de l'émir. Bien que sa carrière rapide et éphémère eût été celle d'un météore, Balak avait remporté des succès assez éclatants pour pouvoir frapper les imaginations et laisser un souvenir durable.

Mais même si nous admettons que le duc de Tyr du *Fuerre* ait été à l'origine Balak, émir d'Alep, il faut encore montrer comment on a pu tirer la forme Balaam du nom Balak. On trouvera la solution de ce petit problème dans la Bible, où trois chapitres du livre des *Nombres*⁷ font sans cesse voisiner les deux noms de Balaam et de Balak. Balak, roi de Moab, demande à Balaam de maudire le peuple juif, mais le mage, à qui Dieu dicte sa conduite, prononce tout au contraire des paroles de bénédiction. Cet épisode de l'Ancien Testament devait être bien connu au moyen âge, car il renferme le pittoresque incident de l'ânesse de Balaam.

⁵ Reinhold Röhrich, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, Innsbruck, 1898, pp. 161 et 168.

⁶ L'expression est de M. Jorga, *Brève histoire des Croisades*, Paris, 1924, p. 82. "Ille draco saevissimus, qui Christianismum diu tribulaverat et pessunderat," écrit Foucher de Chartres, *Historia Hierosolymitana*, éd. H. Hagenmeyer, Heidelberg, 1913, p. 727. Au sujet de Balak voir Röhrich, *op. cit.*, pp. 152-162, 168, 171, 175; et *The Damascus Chronicle of the Crusades*, traduction de H. A. R. Gibb, Londres, 1932, pp. 162, 168.

⁷ *Nombres*, 22-24.

Tentons maintenant la contre-épreuve. Après être remonté de Balaam à Balak, nous allons voir si, en suivant une autre filière, nous pouvons passer du personnage historique au duc fictif du *Fuerre*. La légende s'est emparée très rapidement de Balak. Certains faits de sa vie s'y prêtaient: la révolte des prisonniers chrétiens de Chartpert, par exemple, a une allure éminemment romanesque. Foucher de Chartres, qui écrivait peu après 1127, altère déjà le récit de la mort de Balak.⁸ "Balac" rêve que Jocelin d'Édesse lui arrache les yeux; plein de terreur il veut faire exécuter son prisonnier; trop tard, il s'est évadé. Et lors de la seconde bataille entre les deux hommes, Jocelin est victorieux et c'est lui qui tue Balac, vérifiant ainsi le songe de son ennemi, car, explique Foucher, il le prive de la vue en le privant de la vie.

Avec Orderic Vital, qui a terminé son *Historia Ecclesiastica* avant 1141, nous franchissons une nouvelle étape de déformation de la réalité historique. L'auteur normand nous apprend que les trois femmes de "Balad" se trouvaient à Chartpert, lorsque les prisonniers se révoltèrent et se rendirent maîtres de la forteresse, mais que leur présence ne fut découverte par eux qu'au bout de quinze jours. L'une d'elles, fille du fameux Rodoan,⁹ expédie un pigeon voyageur à son mari. Mis au courant de la situation, Balad accourt, mais il lui faut huit mois pour réduire les chrétiens à merci. Pour punir le roi Baudouin de n'avoir pas été un prisonnier modèle, il lui fait arracher quatre dents. La dernière bataille de Balad relève de la haute fantaisie. Avant la bataille, Balad, à qui sa sœur, pythonisse distinguée, a révélé que lui et Goisfridus Monachus, comte de Marasch, s'entre-tueraient ce jour-là, offre au comte de lui envoyer deux ânes chargés d'or, s'il veut bien rester sous sa tente, tel Achille. Mais Godefroy aspire aux joies du paradis et repousse les dons trompeurs du tyran.¹⁰ Balak et Godefroy s'entre-tuent donc. Sur 300,000 Sarrasins 13,000 périssent, tandis que les 900 chrétiens ne perdent que 17 des leurs.

Paul Meyer a publié trois extraits d'une continuation anonyme

⁸ *Op. cit.*, pp. 680-681, 727.

⁹ Au sujet de Rodoan voir Paul Meyer, *Alexandre le Grand*, II, Paris, 1886, p. 190, note 1.

¹⁰ "Religiosus comes munera tyranni ut stercus contempsit, seseque in confessione Dei ad sacrificium laetus obtulit," *Historia Ecclesiastica*, PL de Migne, 188, Paris, 1890, col. 828.

d'un récit en vers français de la première croisade. Le dernier extrait comprend 202 vers et narre la prise de Sur (Tyr) par le roi Baudouin ¹¹ et la mort du seigneur de Sur, "Balet" ou "Balez." ¹² L'auteur avoue qu'il s'appuie ici surtout sur la tradition orale; ¹³ sa version des événements de l'année 1124 est encore plus invraisemblable que celle d'Orderic, auquel il ressemble d'ailleurs par certains côtés. D'après Meyer, il aurait écrit dans le dernier quart du douzième siècle. Il a donc pu avoir connaissance, directement ou indirectement, de l'*Historia Ecclesiastica*. A l'en croire, Baudouin entre en pourparlers avec la garnison turque de Tyr et les Tyriens promettent de capituler dans les huit jours si Balet, leur seigneur, ne vient pas les secourir. Balet refuse, et les Tyriens se rendent. Balet décide de prendre sa revanche et fait espionner le roi. Il apprend que Baudouin et quatre-vingts chevaliers ont décidé de pousser une reconnaissance du côté de Belinas, afin d'examiner la possibilité d'un coup de main à tenter sur cette place forte. Balet s'embusque avec trois mille hommes sur leur passage. Les chrétiens sont un contre trente, le roi exhorte ses hommes à bien mourir. Mais "Gofreiz li Maignes, qi fu né de Valder" ¹⁴ se fraye un chemin jusqu'à Balet et le blesse très grièvement à la cuisse. Les infidèles sont tellement décontenancés à la vue de leur chef abattu qu'ils prennent la fuite, non sans massacrer toutefois le vaillant Godefroy. L'écuyer de ce dernier débusque Balet, caché derrière un buisson, l'achève et va porter sa tête à Baudouin. Colère du roi qui avait souffert mainte peine dans les prisons de Balet et qui aurait voulu se venger d'une manière plus raffinée, moins rapide, ou qui aurait pu exiger du Sarrasin en guise de rançon la forteresse de Chartape (Chartpert). A ces derniers détails nous n'hésitons plus à reconnaître en Balet, seigneur de Sur, Balak, émir d'Alep. ¹⁵

Au *Fuerre* latin correspond un *Fuerre* français; tous deux remontent à une source commune qui n'existe plus. ¹⁶ Voyons com-

¹¹ Baudouin était à ce moment prisonnier des Sarrasins, Tyr capitula le 7 juillet 1124, le roi ne fut délivré que le 29 août.

¹² *Romania*, v (1876), 51-56. Voir aussi H. Pigeonneau, *Le cycle de la Croisade et de la famille de Bouillon*, Saint Cloud, 1877, p. 13, note 1; p. 262, note 2.

¹³ Vers 64-66.

¹⁴ Comparer avec le "Goisfridus Monachus" d'Orderic Vital.

¹⁵ Vers 67-68 et 189-190.

¹⁶ Voir note 1.

ment le poème français appelle le Balaam du texte latin. L'adversaire d'Alexandre est maintenant "Balés, li dus de Tyr." Nom et titre qui rappellent singulièrement le Balet, seigneur de Sur, de tout à l'heure. Nous obtenons ainsi une double série, d'un côté Balak ou Balac¹⁷ devient Balaam, de l'autre Balac devient Balet, Balez, Balés, en passant peut-être par une étape intermédiaire, le Balad d'Orderic Vital.

L'identification que nous proposons a un double intérêt. Si le Balaam-Balés du *Fuerre* est bien Balak, la légende qui s'est formée autour du prince musulman présente un phénomène très curieux : elle s'est de bonne heure scindée en deux et pourtant dans les deux cas, qu'il s'agisse du contemporain de Baudouin II ou de celui qu'un anachronisme hardi donne au conquérant macédonien, l'émir d'Alep est devenu un duc de Tyr. On est en droit d'inscrire la légende de Balak entre celle de Kerbogha-Corbarant¹⁸ et celle du Saladin qu'a étudié Gaston Paris. Nous ferons également remarquer que la mort de Balak et la prise de Tyr peuvent servir de *terminus a quo* au *Fuerre de Gadres* originel, celui qui a été la source commune du *Fuerre* latin et du *Fuerre* français. Car il paraît infiniment probable que ce sont les événements de l'année 1124 qui ont donné le branle à l'imagination de l'auteur du *Fuerre* et qui l'ont conduit à broder à sa manière sur le texte de Quinte-Curce. Il n'a pas dû attendre très longtemps : déjà l'Allemand Lamprecht, qui florissait vers 1130,¹⁹ s'inspire indéniablement du *Fuerre*, quand il écrit qu'Alexandre, peu avant son saut héroïque, aperçut le duc de Tyr debout sur le mur de sa ville :

tû sach er stan den herzogen,
dem al Tyre was undertan,
kegen ime uf der mure.²⁰

ALFRED FOULET

Princeton University

¹⁷ C'est ainsi que le nom de Balak est épelé par Foucher de Chartres et Guillaume de Tyr.

¹⁸ Voir l'*Histoire anonyme de la première Croisade*, la *Chanson d'Antioche*, la *Chanson de Jérusalem*.

¹⁹ Voir Gustav Ehrismann, *Geschichte der deutschen Literatur*, II, 1, München, 1922, p. 237; Magoun, éd. de *Gests of King Alexander of Macedon*, Cambridge, 1929, p. 26.

²⁰ Vers 899-901, éd. Hans Ernst Müller, *Münchener Texte*, no. 12, München, 1923. Voir Alwin Schmidt, *Ueber das Alexanderlied des Alberic von Besançon*, thèse, Bonn, 1886, p. 57, note 1.

SUR UNE POESIE DE THIBAUT DE NAVARRE

Parmi les chansons de Thibaut de Navarre, il en est une qui commence ainsi :

Robert, veez de Perron,
com' il a le cuer felon,
qu'a un si loigtaing baron
veut sa fille marier,
qui a si clere façon
que l'en s'i porroit mirer.¹

Le reste est un dialogue entre Thibaut et Robert. Thibaut déclare qu'il ne devrait pas laisser emmener la jeune fille, et Robert l'encourage dans cette voie. La tenson se termine ainsi :

Sire, Deus vos doit jöir
de ce qu'avez désiré!
Robert, je m'en crien morir,
quant il l'ont fait maugré Dé.

Tous les critiques ont reconnu dans ce Pierre "au visage de furet" Pierre Mauclerc, comte de Bretagne à partir de 1215, et père d'une fille nommée Yolande, née en 1218.² Mais ils n'ont pu s'entendre sur la date de la chanson, ni sur l'identification du *lointain baron*. M. Wallensköld a cru que ce dernier était Richard de Cornouailles, et que la tenson datait de 1226.³ Mais il y a deux objections qui rendent cette solution impossible. En 1226 la jeune Yolande n'avait que huit ans; or, la remarque assez leste de la fin :

He la! qui porroit gesir
une nuit lez son costé!

ne peut guère s'appliquer à une fillette de huit ans, et il est surprenant que M. Wallensköld ne l'ait pas remarqué. De plus, en 1226, Yolande n'a pas été fiancée à Richard de Cornouailles, mais au frère de ce dernier, Henri III, roi d'Angleterre. Il est vrai que Philippe

¹ Publiée dans Bartsch-Wiese, *Chrestomathie de l'Ancien Français*, Leipzig, 1920, p. 188; et dans A. Wallensköld, *Les Chansons de Thibaut de Champagne, roi de Navarre*, Société des Anciens Textes Français, Paris, 1925, pp. 173-174.

² Pocquet du Haut-Jussé, *Les Papes et les Ducs de Bretagne*, Paris, 1928, I, 113-117.

³ Ouvrage cité, p. 175.

Mouskés⁴ mentionne Richard comme le fiancé d'Yolande; mais l'auteur de la *Chronique Rimée*, généralement bien informé sur les événements de France et d'Allemagne, l'est beaucoup moins sur ceux d'Angleterre. Le témoignage de Roger de Wendover⁵ et la correspondance de Henri III⁶ montrent que c'est bien le roi et non son frère qui a été fiancé à la jeune Yolande. Le mot *baron* ne peut guère être appliqué à Henri III. Ce n'est donc pas de lui qu'il s'agit dans la chanson, et la date n'est pas 1226.

Yolande a eu trois autres fiancés. En 1227, Blanche de Castille, pour détacher Pierre Mauclerc de l'alliance anglaise, signa avec lui le traité de Vendôme (16 mars 1227). Pierre reçut plusieurs villes, dont Angers, et sa fille fut fiancée à Jean de France, frère de Louis IX. La jeune princesse fut confiée à ses oncles, le comte de Dreux et l'archevêque de Reims, et élevée à la cour de France.⁷ Ses fiançailles avec Jean la rapprochaient donc de Thibaut, qui faisait de fréquentes visites à Paris. Jean de France ne peut être le *lointain baron*.

Le troisième fiancé d'Yolande fut Thibaut lui-même. Jean de France était mort en 1230; mais Yolande, au lieu d'être rendue à Pierre Mauclerc, avait continué de vivre à la cour de France. Peut-être Thibaut était-il déjà amoureux de la jeune fille, en 1232, lorsqu'elle lui fut fiancée; et il se préparait à l'épouser quand Blanche de Castille s'opposa au mariage, reprochant violemment à Thibaut de s'allier à un ennemi de la royauté. Thibaut dut céder, ce qui causa une guerre entre lui et Pierre Mauclerc.⁸

Reste le dernier fiancé d'Yolande, celui qu'elle a épousé, Hugues le Brun, fils d'Hugues de Lusignan, comte de la Marche. Par sa mère Isabelle d'Angoulême, il était le demi-frère d'Henri III, et c'est pour cela peut-être que Philippe Mouskés l'a confondu avec Richard. C'est lui qui est le *lointain baron*, et la chanson a sans doute été composée l'année de son mariage avec Yolande, en 1236. La jeune fille avait alors dix-huit ans, Thibaut la connaissait depuis plusieurs années; le ton du poème s'explique fort bien à cette date.

⁴ Philippe Mouskés, *Chronique Rimée*, v. 27562-27565.

⁵ *Chronica Rogeri de Wendover*, édit. Hewlett, London, 1887, II, 320.

⁶ *Royal Letters of Henry III*, London, 1862, I, n. ccxlii.

⁷ Fr. Perry, *Saint Louis*, London-New-York, 1901, p. 27-28; E. Berger, *Histoire de Blanche de Castille*, Paris, 1895, p. 78-86.

⁸ Joinville, *Histoire de Saint Louis*, édit. N. de Wailly, Paris, 1874, p. 46.

L'argument présenté par M. Wallensköld en faveur d'une date antérieure à 1234, année où Thibaut est devenu roi de Navarre, parce que, dans la chanson, il mentionne son comté de Champagne comme sa principale possession,⁹ me paraît fausser le sens du texte; car Thibaut dit tout simplement:

25 Robert, je vueil mielz morir,
 s'il li venoit a plesir,
 que l'en lessasse partir
 pour trestoute ma conté.

D'ailleurs le mot *conté*, adopté par M. Wallensköld, ne se trouve que dans le manuscrit *S*, les sept autres manuscrits donnant *contré* ou *contrée*. Il faut ajouter aussi qu'en 1236 Thibaut n'avait pas encore pris possession de son royaume. C'est seulement en 1237 qu'il s'est rendu en Navarre où il a été couronné. 1236 reste donc la seule date possible.

Par contre, M. Wallensköld a fort bien vu que l'interlocuteur de Thibaut ne pouvait être Robert d'Artois, comme on l'a longtemps cru. Thibaut ne se serait certainement pas permis une telle familiarité à l'égard d'un frère du roi. Robert d'Artois avait d'ailleurs le plus grand mépris pour Thibaut, qu'il humilia publiquement en 1237, en lui faisant jeter des guenilles et des *boiaus* à la tête par ses valets.¹⁰ Le Robert de la chanson est sans doute un poète de l'entourage de Thibaut, peut-être Robert la Chèvre, comme l'a supposé M. Wallensköld.

Chicago, Ill.

L.-A. VIGNERAS

REVIEWS

A History of French Dramatic Literature in the Seventeenth Century Part II The Period of Corneille 1635-1651. Par HENRY CARRINGTON LANCASTER. Baltimore: The Johns Hopkins Press. Londres: Oxford University Press. Paris: Belles-Lettres. 1932. Deux volumes. Pp. 804.

Voici une aile imposante au monument que Lancaster construit. On y respire plus d'air et de lumière que dans la première, si remarquable, d'ailleurs, mais qui était en partie foundations et sous-

⁹ Ouvrage cité, p. 175.

¹⁰ Philippe Mouskés, *Chronique Rimée*, v. 29160 et suiv.

sol. On y sent un accroissement chez l'auteur d'allégresse sereine et patiente. La présentation extérieure a gagné beaucoup aussi en netteté et en joliesse. Enfin, le sujet même, bien que plus difficile, peut-être, était moins ingrat. Car la période envisagée ici offre des avenues au lieu de labyrinthes; la forêt devient parc.

Il serait absurde de prétendre résumer en un millier de mots ce millier de pages où 280 pièces sont étudiées, beaucoup pour la première fois. Je dirai seulement l'essentiel de la méthode et des résultats. Ce que L. nous apporte de concret consiste surtout en ceci: Le précieux, l'unique *Corpus* des sujets et des intrigues; le dégagement, souvent nouveau, des dates; le filtrage des "sources"; les interrelations des œuvres et des auteurs et de tel auteur à lui-même; le tracé original de la courbe de conventions comme les Règles; le relevé d'échos souvent inattendus de dramaturges mineurs chez les grands; le signalement analytique et critique des pièces par la structure et le dessin des caractères.

Bien que la signification et la valeur de ces pages soient dans leur effort pour rendre la vie dramatique totale dans la période de 1635 à 1651, notre besoin de perspective esthétique et critique nous en fait détacher ce qui concerne Corneille. En fait l'intérêt central de l'œuvre est bien ce qu'on peut appeler la tragédie de la Tragédie cornélienne: sa genèse, sa grandeur et sa décadence.

Le Prologue de ce drame critique serait les 120 premières pages des présents volumes de L. Nous y voyons la préparation et l'inconsciente attente de Corneille. Autour de lui il existe un théâtre original, qui n'est ni académique ni populaire, ni humaniste ni moderniste. L. montre, à propos des fameuses Règles, que leur graduelle emprise n'est pas un phénomène académique, mais social. Lancées dans la circulation par Mairet qui voulait rivaliser en les observant avec le Tasse et Guarini, les Règles se trouvèrent coïncider avec un besoin social et politique d'ordre et d'équilibre. D'autre part, l'influence personnelle et officielle de Richelieu sur le développement du théâtre nous avertit qu'il ne pouvait être question d'un théâtre populaire. Cette influence du Cardinal s'interpénètre avec le développement des troupes professionnelles, le progrès dans le métier des planches et dans la structure interne des pièces.

En dépit de la marche vers la simplicité et l'équilibre, on trouve dans la période de notre Prologue une variété et une originalité étonnantes. Ces traits, L. (qui est en somme le premier à avoir tenu tout cet ensemble sous un même regard) a pu les dégager mieux que personne ne l'avait fait encore. En effet (si on regarde non seulement le Prologue en question mais ses marges et les manifestations qui le débordent un peu dans le temps) on trouve, autour de Corneille, des éléments très intéressants et parfois même inattendus. Ce sont des survivances du drame Renaissance à la Garnier et du théâtre religieux du moyen âge; un "actualisme"

et un exotisme curieux dans les sujets, certains pris en Angleterre et en Turquie comme ce *Solyman* de Mairet qui vient plus de trente ans avant le *Bajazet* de Racine. Car, dans les œuvres de cette période, sont recelés des germes et des sources non seulement de Corneille lui-même mais de Racine et de Molière. Ainsi chez Mairet, Du Ryer, La Calprenède, d'Ouille, Scudéry, Discret, Rotrou, Scarron, Cyrano, etc. Mais il ne s'agit pas seulement d'influence sur les classiques. On est frappé aussi de tous les pressentiments du lointain avenir littéraire (comédie de manières et de métiers, humour et truculence romantiques, Rostandisme, etc.) qui sont contenus en ces contemporains de Richelieu. Ainsi, entre autres, cet extraordinaire Tristan, l'auteur de *la Folie du Sage*.

Quant à la question de l'influence espagnole, notre historien la recreuse et la renouvelle. Il la limite à la comédie, en tant que vogue véritable. Il se plaît même à nous donner au moins un exemple d'influence de la tragédie française sur la *Comedia*. C'est celui de l'*Héraclius* de Corneille par rapport à *En la vida . . .* de Calderon (Ch. XIII). A ce propos il est étrange de penser combien les préjugés de nation ou de boutique (auxquels L. est soustrait) ont pu, chez d'autres érudits, troubler cet ordre de recherches, d'un côté des Pyrénées à l'autre! "Quelle vérité, dit Montaigne, est ce que ces montagnes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà!"

Quant au héros de notre drame critique, Corneille, il se voit consacrer surtout les Chapitres V, IX, XIII et XVIII. On peut regarder ses quatre premières grandes pièces comme les quatre premiers actes: ceux où s'affirme sa grandeur, et les autres pièces, *Pertharite* inclus, comme le cinquième acte: celui du déclin, mais avec les beaux retours de flamme de *Rodogune* et *Nicomède*.

Le combat et le triomphe du *Cid* ouvrent l'action. Sur la date de la pièce (janvier 1637); sur les motifs vrais du choix fait par Corneille d'un sujet espagnol; sur la Querelle et l'attitude de Richelieu et de Corneille; sur les limites de l'influence du *Cid*; sur le rôle intérieur du triomphe et des luttes du *Cid* dans la stratégie intime de Corneille, L. apporte des précisions qui sont des lumières. Il est très méfiant à l'égard des anecdotes et des soi-disant révélations du XVIII^e et du XX^e siècles. Il a cent fois raison. Et pourtant, quand tout est dit, le problème subsiste de "l'actualisme" de Corneille, de ces allusions saisies par le public et qui ne pouvaient être tout-à-fait absentes de la conscience de l'auteur. Mais il faudrait une telle prudence dans l'examen de ce point que l'abstention totale vaut peut-être mieux.

Il y a, pourquoi ne pas le dire?, une vraie *maîtrise* dans les pages où L. pénètre les intentions de Corneille sur le seuil de son *Horace*. C'est l'histoire de son retournement de la tragi-comédie vers la tragédie afin de battre ses adversaires, Mairet et Scudéry, sur leur propre terrain. Et ce silence "tragique" de vaincus qui fit se taire

Mairet après *Horace* et Scudéry peu après *Polyeucte*! L. a vu son Corneille du dedans. En Critique, en Histoire, une profonde sympathie intellectuelle du chercheur avec son sujet est parfois heureuse, nécessaire même pour l'objectivité vraie. Regarder la pensée d'autrui ne suffit pas toujours, il faut parfois, comme dit Montaigne "l'épouser." C'est ce que L. a fait.

Après *Polyeucte*, Corneille veut renouveler ses sujets et cela l'amène à accuser certaines tendances de son tempérament intellectuel: goût de l'épique, du pompeux, de la rigidité des caractères qui rappellent parfois les portraits byzantins au lieu des vives imageries du *Cid* et même d'*Horace*. Cependant *Pertharite*, nous dit L., est encore une œuvre importante et elle fournira à *Andromaque* un apport considérable. Jusqu'en ses points de chute la tragédie de Corneille est encore un point de départ.

La lumière vive, neuve que L. jette sur Corneille ne fait pas ombre sur le reste du tableau. Au contraire, nous l'avons vu, il s'est attaché à montrer que Corneille n'a pas été le seul à travailler à fonder le drame classique et il s'occupe à proportionner la part de chacun des genres et des auteurs. Ce n'est pas uniquement par le sens du détail et de la preuve mais aussi par celui de l'ensemble organique et de la liaison des parties que l'œuvre de L. prend de jour en jour une place de tout premier plan.¹

LOUIS CONS

Columbia University

Recherches sur L'Ancien Théâtre Français. Trois farces du Recueil de Londres: le Cousturier et Esopet, le Cuvier, Maître Mimin étudiant. Textes publiés par EMMANUEL PHILIPOT. Rennes: Plihon, 1931. Pp. viii + 169. Fr. 25.

Before the publication of these texts none of the farces which we have known for a long time, with the single exception of *Pathelin*,¹ could be read with complete understanding even by the specialist. Some recent "trouvailles" have been edited once, but, with the single exception of the three edited by Professor Aebischer,² these editions need to be done over. This does not mean that these plays have remained in manuscript or in unique printed texts, but it does mean that almost no thorough editing has been done and that, therefore, all further research has had to await reliable texts. The three farces in M. Philipot's edition will illustrate fairly what the history of farce editing in modern times

¹ P. 120, note 2: lire *père* pour *pere*. P. 462, l. 1: Dogue suggéré pour Poque serait plutôt *Gogue* comme il figure (p. 731, l. 17) avec le sens de vessie de cochon, probablement.

² Ed. R. T. Holbrook, *Classiques français du moyen âge*, no. 35 (1924).

³ "Trois farces inédites trouvées à Fribourg," *RSS.*, XI (1924), 129-192.

has been. *Le Cousturier et Esopet* appeared first in the *Ancien Théâtre François* collection (1854), II, 158-172. Montaiglon, the probable editor, merely transcribed the text and published it with almost no notes, with many errors, and with faulty glossary. It was not reprinted until 1924, when it was included in the *Bibliotheca Romanica* (301, 302), there edited by M. Jean Hankiss, who, though he did not intend his edition primarily for the use of scholars, ventured emendations and tried to solve knotty problems. He made many errors, but all of them may be excused except the serious one of using Montaiglon's text without consulting the unique copy of the farce in the British Museum. The other two farces in his edition suffer from this same procedure.

Le Cuvier, after its first appearance in the *Anc. Th. Fr.*, was published by Fournier in the *Théâtre fr. av. la Renaissance* (1872). With all due respect to Fournier he was not above inveighing against others in his Introduction for neglecting the edition in the British Museum and doing exactly that himself. The astounding thing is that he definitely claims to cite from the London original certain readings which, as M. Philipot (pp. 4-5) proves, he took from the *Description bibliographique* of Delepierre. The edition of Picot and Nyrop is good, but, since it reproduces a version of 1619, it is hardly more than a curiosity. *Maistre Mimin* also passed through the hands of Montaiglon, Fournier, and M. Hankiss.

Had M. Philipot done no more than transcribe and publish the texts he would have rendered a signal service. He has given us besides the texts full introductions, explanatory notes, and a useful index. He is honest about problems which baffle him, and he always avoids that startling silence on difficult passages which has until now characterized farce editing. He has much to say about date and authorship without trying to fix either exactly, and he concludes, correctly I think, that we shall never know the exact date or authorship of any of the farces except by some fortuitous accident.

One hesitates to find fault with this valuable book, but since M. Philipot has expressly requested suggestions, I shall venture a few. One unfortunate misprint gives the beginning of Jean Raulin's *régime* at the Collège de Navarre as 1581 instead of 1481 (p. 14). In *Le Cousturier* I see no reason for believing that vv. 96-97 were a part of "une chanson de métier, qui nous est inconnue par ailleurs." "Sanglante" (v. 105) is too strong to be translated by *maudite*. The word maintains its strength in the slang of modern England. If the editor wishes to indicate change of scene in the footnotes, he should mark the one at line 156. In *Le Cuvier* there is no reason to believe the second of the following verses is "un aparté destiné au public":

Jaquinot. Point je n'entens que voulez faire.
Mais, qu'esse qu'elle me commande? (Vv. 189-190)

An "aside" is an extreme rarity in the farces, and it is more probable that Jaquinot is here talking to himself. In *Maistre Mimin*, I think that a period after v. 266 and a comma after v. 269 would make the passage more intelligible. If "estranger" were translated "to take away," much of the remaining difficulty would disappear. Hankiss' explanation of the troublesome "Anno" (v. 311) cannot be accepted, but neither can that of Philipot, who, to be sure, does not urge it strongly. I suggest "Haro." The translation of "forcelle" (v. 400) as "poitrine" is unsatisfactory. Mimin's line (v. 403) suggests that the crotch is here meant.

It is to be hoped that M. P. will pursue his plan to edit the entire British Museum collection. This work is so necessary and the beginning so auspicious that it would be a great loss indeed if it were interrupted.

M. L. RADOFF

The Johns Hopkins University

A Chrestomathy of Vulgar Latin. By HENRI F. MULLER and PAULINE TAYLOR. Boston: Heath and Co., 1932. xvii + 315 pp. \$3.50.

The authors assert that the texts printed here, including selections from Commodian, the *Vetus Italica*, St. Ambrose, Sedulius, St. Benedict, St. Isidore, Gregory of Tours, and Fredegarius, represent spoken language.

Have we any texts of the living language up to Charlemagne's reform? It is unreasonable to imagine a mysterious living language for that period, without any written texts, as is usually claimed by philologists. . . . A living language which had to carry all this social and spiritual culture had to be written. (P. 18)

It is easier to believe, however, that Vulgar Latin really was a mysterious language without any written texts. If this were not the case, how could we account for the quite numerous Vulgar Latin words like **abantiare*, **fidare*, **pinctiare*, **arripare*, etc., which appear nowhere in ancient or medieval writing? Furthermore, an appreciable number of words appearing in the most popular-looking texts have not come down into Romance, and hence may reasonably be regarded as nonpopular literary terms; e. g., *quondam*, *vel*, *seu*, *sed*, *eorum*, *reliqui*, *æjectus*, *ideo*, *quatenus*, *taliter*, *ut*, words found in 25 lines of the seventh-century "Grant of Rights," pp. 197 f. Indeed, the authors themselves say that Gregory of Tours "writes more or less as he speaks" (italics mine), and

point out in a footnote that "spelling is traditional and discloses only exceptionally the evolution of pronunciation" (pp. 26, 31, n. 1).

The status of Low Latin may be compared with that of modern literary Greek, which differs considerably from the classical tongue in vocabulary, pronunciation, accidence, and syntax, and yet is not the language spoken by the people in everyday life.

The authors confusingly use the symbol > to mean "represented in spelling by," as well as in the usual meaning "becomes phonetically." It would be better to use a different symbol for the former sense, say W (for "written"). While the formula *posita* > *posta* is correct, the "reverse phenomenon" *omnes* > *omines* had better be stated as *omnes* W *omines*.

The texts and glossary are printed with commendable accuracy. In the latter I miss *iesta*, a form appearing in the texts, p. 186. A more notable omission in the bibliography is Körting, Stechert reprint, 1923. If the authors had used it, they might have discovered the correct etymology of French *aller* (and its congeners), on which they have erroneous notes (pp. 252, 262). Provençal *annar* 'to go' < Latin *adnare*, *annare*, 'to swim to,' 'to sail to,' 'to get to' (classical meanings); Italian *andare* < **annitare* (*annare* plus the common Vulgar Latin suffix *-itare*); French *aller* < **annulare* (*annare* plus the common Vulgar Latin suffix *-ulare*).¹

In spite of its interpretative inadequacy, due in part to the difficulty of the subject, the book can advantageously be used by Romance scholars as a textbook for graduate classes.

C. C. RICE

Catawba College

Anatole France, the Mind and the Man. By LEWIS PIAGET SHANKS.
New York: Harpers, 1932. Pp. vi + 236.

This is a second version of Professor Shanks' psychological biography (*Anatole France*, 1919), a version which, taking into account a decade of research and critical opinion, seeks to "reconcile the works and their author—to unite in one portrait the Mind and the Man." A longer biography than the 1919 version, it is largely rewritten.

With an open-mindedness which obliges him to include all the apparently disparate elements of the life and works of Anatole France, Professor Shanks achieves now a unified and sympathetic portrait by seeing in his subject a born critic who with great artistry worked long at his autobiography. "There is hardly a

¹ C. C. Rice, "The Etymology of the Romance Words for 'To Go,'" *PMLA.*, xix (1904), 217-233.

page of Anatole France which is not autobiographical" (p. 185). Emphasizing the autobiographical value of vividly related incident or detail, Professor Shanks introduces us to the successive major incarnations of the writer: Bonnard, Coignard, Bergeret; and he points out the many features in which even minor characters resemble their creator. In the end we see Anatole France, having "completed the circle of his beliefs, returning to the pessimism of Taine which he had first put, undiluted, into *Jocaste* in 1879."

This view lends to the man's life and writings a unity which is perhaps more plausible than that sought by Mr. Chevalier in his recent book, *The Ironic Temper* (Oxford Univ. Press), in which there is more selection of material. Professor Shanks admits that "the one perfect flower of his irony was his career" (p. 209); but he does not attempt to explain everything by that irony.

He states honestly and without reservation that Anatole France borrowed abundantly—in view of all that has been written on that subject since Maurevert's *Livre des plagiateurs* he could hardly do otherwise; he admits that Anatole France used more than once his happy inventions or borrowings—the perfect ironic comment on "the master's" work is made unintentionally, in a footnote (p. 204): "His last book was a revision of his first, *Alfred de Vigny*"; he disapproves of occasional lapses into coarse humor; and he grants that Anatole France had no true constructive ability. But he does claim, and very justly, that France chose critically and developed artistically all that he borrowed. With Voltairian analysis he perceived the "human identity beneath all the differences of time and place," and he set about to "recreate the past through insight and imagination." Finally,

alone among contemporaries, Anatole France has grafted the living flower of Hellas upon the Gallo-Latin logic of form . . . Greek, yet subtly national, this is why (he) has taken his place among the great French classics. . . . We shall return to (him) some day, come back to his work as the traveler returns to Athens, for the beauty that is hers.

We may aptly quote in praise of Professor Shanks' book the words he uses in praise of the critical writings of Anatole France: "To know the scholar's labors and to know when to forget them is the mark of the true humanist; a little tact is not useless in the critic's task" (p. 47). Undistracted by pedantic footnotes, the reader perceives nonetheless that the critic knows the literature on his subject. The book is carefully written, without literary affectation, and it is liberally sprinkled with excellent translations of passages that "clamor for quotation." The tendency to exaggerate France's merits and to extenuate his defects, which tendency in the 1919 version constituted in the opinion of some the chief deficiency of the book, has been completely checked. One of the avowed objects of this book is to rout the vultures and the builders

of mud-monuments, whose activity began only after Anatole France was dead; but even the vultures could hardly object to Professor Shanks' using the term "the master" a half-dozen times in 226 pages of rational, restrained, and illuminating apology.

WM. C. HOLBROOK

Northwestern University

Le Haut Livre du Graal: Perlesvaus. Edited by WILLIAM A. NITZE and T. ATKINSON JENKINS. Volume I: text, variants, and glossary. Chicago: University of Chicago Press, 1932. Pp. 537. \$6.00. (MP. Monographs.)

We have to thank the editors for the first critical edition of this important thirteenth century text, as the only modern edition heretofore is one brought out in 1866 by Charles Potvin. The task they had set themselves was an arduous one: the text runs over ten thousand lines, eight manuscripts and two sixteenth-century books had to be collated, a thorough knowledge of the Celtic languages (ms. W. is in Welsh) was required. With the support of the General Education Board Professors Nitze and Jenkins were able to assemble a staff of assistants and specialists. Already Volume I stands as an impressive example of the benefits that scholarship can derive from co-operation, and we may well hope that Volume II, which will contain among other things a "comprehensive commentary on the romance, its literary, historical, and doctrinal significance," will be free from partisanship and recognize the just claims of both camps, the latinists and the celtologists.

Volume I of the *Perlesvaus* contains an introduction listing the manuscripts and prints (their relationship will be discussed in the second volume), the text and variants, a table of proper names, and a glossary. The last named, designed for those that are much more familiar with modern French than Old French, has been drawn up on liberal lines. Possibly such a word as *tenves* (2315) should have been included. We doubt whether *oser* always means "to dare, venture"; in line 1994 it should rather be rendered by "can," a meaning which the verb still retains today in the French-speaking part of Switzerland. *Filateres* and *philatiere* could very well be listed together. It is not clear to us why references 7175 and 8711 for *branche* have not been given, when they correspond to branches X and XI. A minor slip also occurs in the table of proper names: *Terre de Promision* is not a "name for the Earthly Paradise" but Palestine, the Promised Land.

As a story, *Perlesvaus* is not well built, in fact, as the editors

point out, most of branch X is quite extraneous to the plot. One may also be somewhat dissatisfied with the spirit in which the novel is written and the characterization of its heroes, especially if one has in mind the fine mysticism and the subtle psychology of *La Queste del Saint Graal*, with which work, owing to the same subject matter, we are in duty bound to compare *Perlesvaus*. But, although Perceval the perfect knight, Lancelot, Gavain, and King Arthur, are pretty much cut on the same pattern—the wicked king of Castle Mortal providing but poor contrast to those worthies—and although the spirituality of the author seldom soars, unstinted praise must be given to his style. Fascinatingly clear-cut and fluent is his French, to such an extent that he is not only much more accessible than a poet of his own day like Rutebeuf, but even than the great writers of the sixteenth century like Rabelais and Montaigne. Indeed his prose bridges the intervening centuries and rings with a modern note that startles the reader. It is to be hoped that this very readable Grail romance will appeal to a wider public than the happy few who ordinarily peruse editions of mediaeval French texts.

ALFRED FOULET

Princeton University

The Tudors in French Drama. By L. ALFREDA HILL. Baltimore: The Johns Hopkins Press, 1932. Pp. 176. \$1.25. (The Johns Hopkins Studies in Romance Literatures and Languages, Vol. XX.)

This seems to be a very exhaustive study. Surely if any play had escaped the lynx-eyed author it would easily fall under one of the categories of Tudor plays described. Plays written for school children are mentioned and commented on; even plays are discussed that refer to the Tudors only incidentally (pp. 14-15, 79)—not counting, of course, Mary Stuart plays which cannot be left out as long as Elizabeth Tudor plays come in.

The first chapter gives a summary of the historical facts—those firmly established, the doubtful, and the legendary—on which the various authors based their plays. This will prove very useful throughout the book, since one of Miss Hill's topics is a discussion of the historical accuracy of the French writers treated. This is by no means the only consideration introduced, however—indeed there are many others—and perhaps one may find oneself a little confused at times by the constant passing from one approach to the subject to another. For instance, the discussion often turns from the historicity of the play under discussion to its propaganda spirit, and again to its literary value; while the chief purpose, we are told,

is to determine the attitude of the French towards the Tudor dynasty. Evidently this was a capital problem, since so many French plays are concerned with episodes from the lives of these English monarchs. It is true, however, that not one of them can be considered a first-class play from Montcrestien to the Abbé Joubert, or to Jean-Joseph Renaud, passing through Hugo and Dumas; no play can be put into the class, for example, of Schiller's *Maria Stuart*.

The answer is not quite easy, as Miss Hill points out herself (p. 130), but the conclusions she puts down are perhaps unnecessarily cautious. It is quite obvious that the majority of these plays were meant to be vehicles for political, or even more, for religious propaganda. As a rule, whenever the Catholic Mary Stuart comes in, she is treated as a *personnage sympathique*, as opposed to Elizabeth, the Protestant, often the villain of the play. The "national equation," if this term may be allowed, comes out very significantly in a case like that of Henry VIII, who is roundly abused in a play dealing with his time, when he proved hostile to France, and is handled with gloves when his politics were not adverse to French interests. Quite naturally again Joseph Chénier ranks Henry VIII with Tiberius and with Charles IX. One notes that the Tudor stories were used for propaganda especially in school dramas.

An entirely distinct group of plays is composed of those in which authors have looked merely for romantic plots and in which politics are ignored; to this class belong most of the plays in the early nineteenth century, such as those of Hugo and Dumas, and here, if German plays had been included, would be placed the work in which the Protestant Schiller presented a pathetic Mary Stuart who wins our sympathies. Should we also count among these plays such an amusing one as the Baroness d'Ordre's *Retour de Marie Stuart en Ecosse*, in which the whole intrigue can be traced to the greater or lesser "sex appeal" of the two queens?

From these remarks it will be seen that various arrangements of the abundant material selected were possible. The plays could have been studied in their chronological order, or according to their emphasis, literary, political, romantic, etc. Miss Hill has preferred to group together all the plays which take as their chief heroes the successive members of the Tudor family. Although this order does not perhaps give as uniform an impression as another might have done, any reader will find all the material he needs to judge the plays from the special angle that interests him most. All the *appareil d'erudition* is flawless, as would be expected from any book in this collection.

ALBERT SCHINZ

The University of Pennsylvania

RECENT PUBLICATIONS

ENGLISH

[The English list includes only books received.]

Ballads and Sea Songs of Newfoundland, ed. E. B. Greenleaf and G. Y. Mansfield. *Cambridge*: Harvard Univ. Press, 1933. Pp. xlv + 395. \$5.00.

Davis, B. E. C.—Edmund Spenser: A Critical Study. *Cambridge*: Univ. Press, *New York*: Macmillan, 1933. Pp. x + 268. \$3.00.

Klenk, Hans.—Nachwirkungen Dante Gabriel Rossetti's. Diss. *Erlangen*: 1932. Pp. vi + 62.

Massinger, Philip.—The Unnatural Combat, ed. with an Introduction and Notes by R. S. Telfer. *Princeton*: Univ. Press, 1932. Pp. viii + 196. \$2.50. (Princeton Studies in English, 7.)

Pepys, Samuel. Shorthand Letters of. From a volume entitled S. Pepys' Official Correspondence 1662-1679. Transcribed and edited by Edwin Chappell. *Cambridge*: Univ. Press, *New York*: Macmillan, 1933. Pp. xvi + 104. \$2.75.

Ross, J. F.—The Social Criticism of Fenimore Cooper. *Berkeley*: Univ. of California Press, 1933. Pp. vi + 17-118. \$1.50. (U. of California Pub. in English, Vol. 3, No. 2.)

Sisson, C. J. (ed.)—Thomas Lodge and Other Elizabethans. *Cambridge*: Harvard Univ. Press, 1933. Pp. xii + 528. \$5.00.

GERMAN

Bartels, Adolf.—Meine Lebensarbeit. [Veröffentlichungen des Adolf Bartels-Bundes, Nr. 1]. *Wesselburen*: Adolf Bartels-Bund, 1932. 48 pp.

Behaghel, Otto, Koch, Georg, Stroh, Fritz.—Erntedank. Den Mitarbeitern am süd-hessischen Wörterbuch und am Atlas der deutschen Volkskunde [S.-A. aus Hessische Blätter für Volkskunde, 1931-32, S. 203-248]. *Giessen*: von Münchow, 1932. 46 pp. M. 1.50.

Bergmann, Alfred.—Das Welt-Echo des Goethejahres. *Weimar*: Böhlau, 1932. 156 pp. M. 6.

Bertram, Heinrich.—Jean Paul als Politiker. Diss. *Halle*: Klinz, 1932. 98 pp.

Beyschlag, Siegfried.—Zeilen- und Hakenstil. Seine künstlerische Verwendung in der Nibelungenstrophe und im Hildebrandston. [S.-A. aus PBB. Bd. 56, H. 2]. *Halle*: Niemeyer, 1932. Pp. 220-313.

Brand, Guido. K.—Werden und Wandlung. Eine Geschichte der deutschen Literatur von 1880 bis heute. Mit 91 Abbildungen. *Berlin*: K. Wolff, 1933. 571 pp. 4°. M. 7.60.

Brand, Olga.—Traum und Wirklichkeit bei Hugo v. Hofmannsthal. Diss. *Münster. Bottrop i. W.*: Postberg, 1932. v, 72 pp.

Brandt, Paul A.—Das deutsche Drama am Ende des 19. Jhs. im Spiegel der Kritik. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Kritik. Diss. *Leipzig*: [Herrmann, 1932]. 111 pp.

Briegleb, Otto.—Wider die Entartung der Sprache durch Erstarrung, falsche Zusammensetzung, Wortverstümmelung. *Leipzig*: F. Brandstetter, 1932. 55 pp. M. 1.50.

Bürgin, Hans.—Der Minister Goethe vor der römischen Reise. Seine Tätigkeit in der Wegebau- u. Kriegskommission. Diss. *Kiel. Weimar*: Böhlau, 1933. xiii, 228 pp. M. 9.60.

Burwick, Fritz.—Die Kunsttheorie des Münchener Dichterkreises. Diss. *Greifswald*: Adler, 1932. 198 pp.

Deutsche Literatur in Entwicklungsreihen. Reihe Politische Dichtung, Bd. 2: Fremdherrschaft und Befreiung 1795-1815, bearb. von Robert F. Arnold. *Romantik*: 5. Bd.: Weltanschauung der Frühromantik; 6. Bd.: Frühromantische Erzählungen, 1. Bd., hrsg. von Paul Kluckhohn. *Leipzig*: Reclam, 1932, 1933. M. 7.50 per vol.

Edler, Erich.—Eugène Sue und die deutsche Mysterienliteratur. Diss. Teildruck. *Berlin*: 1932. 54 pp.

Chapiro, Joseph.—Gespräche mit Gerhart Hauptmann. *Berlin*: S. Fischer, 1932. 229 pp. M. 4.50.

Ewald, August.—Idee und Liebe. Studien in Dichtung und Kunst. *Potsdam*: Müller & Kiepenheuer 1932. 163 pp. M. 3.80.

Fechter, Paul.—Dichtung der Deutschen. Eine Geschichte der Literatur unseres Volkes von den Anfängen bis zur Gegenwart. Mit vielen Abbildungen. *Berlin*: Deutsche Buch-Gemeinschaft [1932]. 815 pp. 4°. M. 9.40.

Fischer, Walter.—Der stollige Strophenaufbau im Minnesang. Diss. *Göttingen*: 1932. 87 pp.

Folwertschny, Helmut.—Jean Pauls Persönlichkeit und Weltanschauung. Nach seinen Briefen. *Weimar*: Böhlau, 1933. 125 pp. M. 3.80.

Frings, Theodor.—Germania Romana. [Mitteldeutsche Studien, H. 2 = Teuthonista, Beiheft 4]. *Halle*: Niemeyer, 1932. 258 pp. M. 12.

Frühm, Thomas.—Gedanken über Goethes Weltliteratur. Zum Goethejahr 1932. *Leipzig*: Heling, 1932. 257 pp. M. 6.

Gellhaus, Augusta.—Sittliches Werden bei Fontane. Diss. *Bonn. Düren, Rheinland*: Danielewski, 1932. 47 pp.

Görres-Gesellschaft.—Literaturwissenschaftliches Jahrbuch, . . . hrsg. von Günther Müller. Bd. 7. *Freiburg*: Herder, 1932. 118 pp. 4°. M. 5.

is to determine the attitude of the French towards the Tudor dynasty. Evidently this was a capital problem, since so many French plays are concerned with episodes from the lives of these English monarchs. It is true, however, that not one of them can be considered a first-class play from Montcrestien to the Abbé Joubert, or to Jean-Joseph Renaud, passing through Hugo and Dumas; no play can be put into the class, for example, of Schiller's *Maria Stuart*.

The answer is not quite easy, as Miss Hill points out herself (p. 130), but the conclusions she puts down are perhaps unnecessarily cautious. It is quite obvious that the majority of these plays were meant to be vehicles for political, or even more, for religious propaganda. As a rule, whenever the Catholic Mary Stuart comes in, she is treated as a *personnage sympathique*, as opposed to Elizabeth, the Protestant, often the villain of the play. The "national equation," if this term may be allowed, comes out very significantly in a case like that of Henry VIII, who is roundly abused in a play dealing with his time, when he proved hostile to France, and is handled with gloves when his politics were not adverse to French interests. Quite naturally again Joseph Chénier ranks Henry VIII with Tiberius and with Charles IX. One notes that the Tudor stories were used for propaganda especially in school dramas.

An entirely distinct group of plays is composed of those in which authors have looked merely for romantic plots and in which politics are ignored; to this class belong most of the plays in the early nineteenth century, such as those of Hugo and Dumas, and here, if German plays had been included, would be placed the work in which the Protestant Schiller presented a pathetic Mary Stuart who wins our sympathies. Should we also count among these plays such an amusing one as the Baroness d'Ordre's *Retour de Marie Stuart en Ecosse*, in which the whole intrigue can be traced to the greater or lesser "sex appeal" of the two queens?

From these remarks it will be seen that various arrangements of the abundant material selected were possible. The plays could have been studied in their chronological order, or according to their emphasis, literary, political, romantic, etc. Miss Hill has preferred to group together all the plays which take as their chief heroes the successive members of the Tudor family. Although this order does not perhaps give as uniform an impression as another might have done, any reader will find all the material he needs to judge the plays from the special angle that interests him most. All the *appareil d'érudition* is flawless, as would be expected from any book in this collection.

ALBERT SCHINZ

The University of Pennsylvania

RECENT PUBLICATIONS

ENGLISH

[The *English* list includes only books received.]

Ballads and Sea Songs of Newfoundland, ed. E. B. Greenleaf and G. Y. Mansfield. *Cambridge*: Harvard Univ. Press, 1933. Pp. xiv + 395. \$5.00.

Davis, B. E. C.—Edmund Spenser: A Critical Study. *Cambridge*: Univ. Press, *New York*: Macmillan, 1933. Pp. x + 268. \$3.00.

Klenk, Hans.—Nachwirkungen Dante Gabriel Rossetti's. Diss. *Erlangen*: 1932. Pp. vi + 62.

Massinger, Philip.—The Unnatural Combat, ed. with an Introduction and Notes by R. S. Telfer. *Princeton*: Univ. Press, 1932. Pp. viii + 196. \$2.50. (*Princeton Studies in English*, 7.)

Pepys, Samuel. Shorthand Letters of. From a volume entitled S. Pepys' Official Correspondence 1662-1679. Transcribed and edited by Edwin Chappell. *Cambridge*: Univ. Press, *New York*: Macmillan, 1933. Pp. xvi + 104. \$2.75.

Ross, J. F.—The Social Criticism of Fenimore Cooper. *Berkeley*: Univ. of California Press, 1933. Pp. vi + 17-118. \$1.50. (*U. of California Pub. in English*, Vol. 3, No. 2.)

Sisson, C. J. (ed.).—Thomas Lodge and Other Elizabethans. *Cambridge*: Harvard Univ. Press, 1933. Pp. xii + 528. \$5.00.

GERMAN

Bartels, Adolf.—Meine Lebensarbeit. [Veröffentlichungen des Adolf Bartels-Bundes. Nr. 1]. *Wesselburen*: Adolf Bartels-Bund, 1932. 48 pp.

Behaghel, Otto, Koch, Georg, Stroh, Fritz.—Erntedank. Den Mitarbeitern am süd-hessischen Wörterbuch und am Atlas der deutschen Volkskunde [S.-A. aus Hessische Blätter für Volkskunde, 1931-32, S. 203-248]. *Giessen*: von Münchow, 1932. 46 pp. M. 1.50.

Bergmann, Alfred.—Das Welt-Echo des Goethejahres. *Weimar*: Böhlau, 1932. 156 pp. M. 6.

Bertram, Heinrich.—Jean Paul als Politiker. Diss. *Halle*: Klinz, 1932. 98 pp.

Beyschlag, Siegfried.—Zeilen- und Hakenstil. Seine künstlerische Verwendung in der Nibelungenstrophe und im Hildebrandston. [S.-A. aus PBB. Bd. 56, H. 2]. *Halle*: Niemeyer, 1932. Pp. 220-313.

Brand, Guido. K.—Werden und Wandlung. Eine Geschichte der deutschen Literatur von 1880 bis heute. Mit 91 Abbildungen. *Berlin*: K. Wolff, 1933. 571 pp. 4°. M. 7.60.

Brand, Olga.—Traum und Wirklichkeit bei Hugo v. Hofmannsthal. Diss. Münster. *Bottrop i. W.*: Postberg, 1932. v, 72 pp.

Brandt, Paul A.—Das deutsche Drama am Ende des 19. Jhs. im Spiegel der Kritik. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Kritik. Diss. *Leipzig*: [Herrmann, 1932]. 111 pp.

Briegleb, Otto.—Wider die Entartung der Sprache durch Erstarrung, fasche Zusammensetzung, Wortverstümmelung. *Leipzig*: F. Brandstetter, 1932. 55 pp. M. 1.50.

Bürgin, Hans.—Der Minister Goethe vor der römischen Reise. Seine Tätigkeit in der Wegebau- u. Kriegskommission. Diss. Kiel. *Weimar*: Böhlau, 1933. xiii, 228 pp. M. 9.60.

Burwick, Fritz.—Die Kunsttheorie des Münchener Dichterkreises. Diss. *Greifswald*: Adler, 1932. 198 pp.

Deutsche Literatur in Entwicklungsreihen. Reihe Politische Dichtung, Bd. 2: Fremdherrschaft und Befreiung 1795-1815, bearb. von Robert F. Arnold. *Romantik*: 5. Bd.: Weltanschauung der Frühromantik; 6. Bd.: Frühromantische Erzählungen, 1. Bd., hrsg. von Paul Kluckhohn. *Leipzig*: Reclam, 1932, 1933. M. 7.50 per vol.

Edler, Erich.—Eugène Sue und die deutsche Mysterienliteratur. Diss. Teildruck. *Berlin*: 1932. 54 pp.

Chapiro, Joseph.—Gespräche mit Gerhart Hauptmann. *Berlin*: S. Fischer, 1932. 229 pp. M. 4.50.

Ewald, August.—Idee und Liebe. Studien in Dichtung und Kunst. *Potsdam*: Müller & Kiepenheuer 1932. 163 pp. M. 3.80.

Fechter, Paul.—Dichtung der Deutschen. Eine Geschichte der Literatur unseres Volkes von den Anfängen bis zur Gegenwart. Mit vielen Abbildungen. *Berlin*: Deutsche Buch-Gemeinschaft [1932]. 815 pp. 4°. M. 9.40.

Fischer, Walter.—Der stollige Strophenbau im Minnesang. Diss. *Göttingen*: 1932. 87 pp.

Folwortschny, Helmut.—Jean Pauls Persönlichkeit und Weltanschauung. Nach seinen Briefen. *Weimar*: Böhlau, 1933. 125 pp. M. 3.80.

Frings, Theodor.—Germania Romana. [Mitteldeutsche Studien, H. 2 = Teuthonista, Beiheft 4]. *Halle*: Niemeyer, 1932. 258 pp. M. 12.

Frühm, Thomas.—Gedanken über Goethes Weltliteratur. Zum Goethejahr 1932. *Leipzig*: Heling, 1932. 257 pp. M. 6.

Gellhaus, Augusta.—Sittliches Werden bei Fontane. Diss. Bonn. *Düren, Rheinland*: Danielewski, 1932. 47 pp.

Görres-Gesellschaft.—Literaturwissenschaftliches Jahrbuch, . . . hrsg. von Günther Müller. Bd. 7. *Freiburg*: Herder, 1932. 118 pp. 4°. M. 5.

Goertz, Hartmann.—Frankreich und Erlebnis der Form im Werke Rainer Maria Rilkes. *Stuttgart*: Metzler, 1932. viii, 147 pp. M. 6.

Goethe Centenary Papers, read in observance of the one-hundredth anniversary of Goethe's death, March 22, 1832, at the University of Chicago, March 8 and 9, 1932. Edited by Martin Schütze. *Chicago*: Open Court Publishing Co., 1933. vi, 174 pp. \$1.25.

Grosser, Bertold.—Gottscheds Redeschule. Studien zur Geschichte der deutschen Beredsamkeit in der Zeit der Aufklärung. Diss. *Greifswald*: Adler, 1932. 168 pp.

Hänselmann, Ludwig.—Mittelniederdeutsche Beispiele im Stadtarchiv zu Braunschweig gesammelt. 2., veränderte u. um Register vermehrte Aufl. besorgt von Heinrich Mack. [Werkstücke aus Museum, Archiv und Bibliothek der Stadt Braunschweig. 6]. *Braunschweig*: Appelhaus, 1932. xiv, 120 pp. M. 4.

Heinrich von Burgus.—Der Seele Rat. Aus der Brixener Hs. hrsg. von Hans-Friedrich Rosenfeld. [Deu. Texte des Mittelalters. Bd. 37]. *Berlin*: Weidmann, 1932. xlviii, 146 pp. 4°. M. 13.

Hermanns, Will.—Geschichte der Aachener Mundartdichtung. [Aachener Beiträge zur Heimatkunde. 11]. *Aachen*: Mayer, 1932. xvi, 96 pp. M. 2.

Heuschele, Otto.—Karoline von Günderode. [Halle, 1932]. 70 pp. M. 4.50.

Hildebrand, Hedwig.—Persönliche Erinnerungen an unsern Vater (Rudolf Hildebrand) von seiner Tochter Hedwig Hildebrand. [Leipzig: J. Klinkhardt] 1932. 26 pp. M. 1.

Hoffmann, Therese.—Das klassisch-frühromantische Frauenideal. Diss. *Leipzig*: Edelmann, 1932. 68 pp.

Hoffmann, Werner.—Stilgeschichtliche Untersuchungen zu den Meisterliedern des Hans Folz. [Germanische Studien. H. 132]. *Berlin*: Ebering, 1933. viii, 125 pp. M. 5.60.

Hruby, Arthur.—Zwei Studien zur Technik der isländischen Saga. *Wien*: Manz, 1932. 28 pp. M. 1.

Hübner, Alfred.—Vorstudien zur Ausgabe des Buches der Könige in der Deutschenspiegelfassung und sämtlichen Schwabenspiegelfassungen. [Abh. d. Ges. d. Wiss. zu Göttingen. Philol.-hist. Kl. Folge 3, Nr. 2]. *Berlin*: Weidmann, 1932. viii, 143 pp. M. 10.

Hübner, Rudolf.—Goethe als Kenner und Liebhaber der Rechtsgeschichte. Einleitungsvortrag, auf dem 3. deutschen Rechtshistorikertag zu Jena am 24. Okt. 1932. *Weimar*: Böhlau, 1932. 43 pp. M. 2.

Junge, Siegfried.—Studien zu Leben und Mundart des Meistersingers Muskatblüt. Diss. *Greifswald*: Adler, 1932. 133 pp.

Kampmann, Wanda.—Die Kunstanschauung Goethes in der "Italienischen Reise." Diss. *Bonn*: 1930. 39 pp. 4°.

Katann, Oskar.—Gesetz im Wandel. Neue literarische Studien. *Innsbruck*: Tyrolia [1932]. 210 pp. M. 4.80.

Klemen, Paul.—Die Ortsnamen der Grafschaft Glatz. Sprachlich u. geschichtlich erklärt. Ein Beitrag zur Glatzer Heimatkunde. [Einzelschriften zur schlesischen Geschichte. Bd. 10]. *Breslau*: Ostdeutsche Verl. Anst. 1932. 84 pp. M. 2.80.

Kletschke, Hans.—Die Sprache der Mainzer Kanzlei nach den Namen der Fuldaer Urkunden. [Hermaea. 29]. *Halle*: Niemeyer, 1933. 128 pp. M. 4.50.

Koch, Franz.—Drei Goethe-Reden. *Weimar*: Böhlau, 1932. 86 pp. M. 2.

Koch, Richard.—Der Zauber der Heilquellen. Eine Studie über Goethe als Badegast. [Aus dem Seminar für Geschichte der Medizin an der Universität Frankfurt a. M.]. *Stuttgart*: Enke, 1933. 73 pp. M. 4.80.

Könitzer, Willi Fr.—Die Bedeutung des Schicksals bei Hölderlin. *Würzburg*: K. Tritsch, 1932. viii, 148 pp.

Kranzmayer, Eberhard.—Die Namen der "Elster" in den Mundarten von Bayern und Österreich, ihre Herkunft und ihre Verbreitung. [S.-A. aus Heimat u. Volkstum, Jg. 10]. 19 pp.

Kuhlmann, Walter.—Deutsche Aussprache. Lehr- und Lesebuch für Ausländer. [Germanische Bibliothek I, 3. Reihe: Lesebücher 12. Bd.]. *Heidelberg*: Winter, 1933. 88 pp. M. 2.85.

Lazarus, Gertrud.—Die künstlerische Behandlung der Sprache bei Andreas Gryphius. Diss. *Hamburg*, 1928. *Berlin*: Studententwerk, 1932. 80 pp.

Mann, Otto.—Der junge Friedrich Schlegel. Eine Analyse von Existenz und Werk. [Neue Forschung. 16]. *Berlin*: Junker & Dünhaupt, 1932. xii, 204 pp. M. 10.

Maxwell, William C.—Reimwortuntersuchungen im Deutschen. Diss. *Heidelberg*: Winter, 1932. 55 pp.

Meier, Ernst.—Stil- und Klangstudien zum Wiegenlied. Diss. *Greifswald*: Adler, 1932. 79 pp.

Meyer, Conrad Ferdinand.—Huttens letzte Tage. An historical-critical edition by Robert Bruce Roulston. *Baltimore*: The Johns Hopkins Press, 1933. xviii, 238 pp. \$3.00.

Milch, Werner.—Christoph Kaufmann. [Die Schweiz im deutschen Geistesleben. Bdch. 77/78]. *Frauenfeld, Leipzig*: Huber [1932]. 192 pp. M. 4.

Mitlacher, Heinz.—Moderne Sonettgestaltung. Diss. *Greifswald*. *Borna-Leipzig*: Noske, 1932. iv, 108 pp.

Mülleneriefen, Paul.—Faust als Napoleon. Ein Kommentar zur Tragödie 2. Teil. [Beiträge zur Philosophie und Psychologie. H. 11]. *Stuttgart*: Kohlhammer, 1932. vi, 43 pp. M. 2.40.

Nadler, Josef.—Literaturgeschichte der deutschen Schweiz. *Leipzig*: Grethlein [1932]. 542 pp. M. 6.50.

—Schaukals lyrisches Werk [S.-A. aus Wiener Zeitung, 26. Mai, 1932]. *Wien*: J. Grünfeld, 1932. 15 pp.

Nespital, Margarete.—Das deutsche Proletariat in seinem Lied. Diss. *Rostock*: 1932. 136 pp.

Neuhof, Hans.—Formprobleme bei Grabbe. Die Dramen nach der Abhandlung "Über die Shakspeare-Manie." Diss. Bonn, 1931. *Lübben*: Thelow, 1932. ix, 101 pp.

Neuss, Erich.—Das Giebichensteiner Dichterparadies. Johann Friedrich Reichardt und die "Herberge der Romantik" [Hallische Nachrichten-Bücherei, Bd. 9]. *Halle*: 1932. 205 pp. M. 1.50.

Notkers des Deutschen Werke. Nach den Handschriften neu hrsg. von E. H. Sehrst und Taylor Starck. Ersten Bandes erstes Heft: Boethius de consolatione philosophiae I u. II. [Altdeutsche Textbibliothek Nr. 32]. *Halle*: Niemeyer, 1933. xx, 136 pp. M. 3.40.

Nowack, Alfons.—Fürstbischof Heinrich Förster und Karl von Holtei. Unter Benutzung ungedruckter Briefe aus dem Erzbischöflichen Diözesanarchiv und der Staats- und Universitätsbibliothek in Breslau. *Breslau*: Aderholz, 1932. 34 pp. M. 1.80.

Perger, Arnulf.—Die Handlungstransponierung als dramatisches Kunstprinzip. [Schriften d. philos. Fakultät der deutschen Universität in Prag, Bd. 11]. *Prag*: Rohrer, 1932. 84 pp. M. 4.

Peters, Konrad.—Theodor Fontane und der Roman des 19. Jhs. Diss. Münster. *Emsdetten, Westf.*: Lechte, 1932. 93 pp.

Pfeiffer, Hermann.—Goethe und Merck im Darmstädter Freundeskreis. Ein Gedenkbuch von Maler Hermann Pfeiffer. [Jahresgabe der Ges. Hess. Bücherfreunde. 15]. *Darmstadt*: 1932. 59 pp.

Prill, Vera.—Caroline de la Motte Fouqué. [Germanische Studien. H. 131]. *Berlin*: Ebering, 1933. 95 pp. M. 3.80.

Remmers, Käthe.—Die Frau im Frühnaturalismus. Diss. Bonn, 1929. *Warendorf*: Darpe, 1931. 57 pp.

Rosenbaum, Maria-Elisabeth.—Liebe und Ehe im deutschen Volksmärchen. Diss. *Jena*: 1932. 71 pp.

Roth, Erich Ernst.—Die Stilmittel im Kirchenlied des Pietismus. Eine literarkritische Studie des Kirchenliedes im 17. u. 18. Jh. Diss. *Heidelberg*: Evang. Verl. 1932. 37 pp.

Schier, Wilhelm.—Fritz Fink. Ein deutscher Dichter. *Weimar*: Fink [1932]. 56 pp. M. 2.

Schmidt, Kurt.—Der Lüstliche Würtzgarte. Ein Beitrag zur Gesch. d. deutschen Mystik im Spätmittelalter. Diss. Greifswald. *Wildenfels i. Sa*: Zimmermann, 1931. 80 pp.

Treiber, Gottlieb.—Die Mundart von Plankstadt. Diss. Heidelberg 1930. *Waldorf b. Heidelberg*: Lamade, 1931. 112 pp.

Unold Kurt.—Zur Soziologie des (zünftigen) deutschen Meistergesangs. Diss. Heidelberg. *Bruchsal*: Kruse, 1932. 58 pp.

Vincent, Ernst.—Goethe in Jena. 1784, 1807, 1818. *Jena*: Frommann, 1932. 31 pp. M. 1.

Wagener, Luise.—Hofmannsthal und das Barock. Diss. Bonn. *Dillingen a. D.*: Schwäbische Verlagsdruckerei, 1931. 73 pp.

Wiedersich, Alfons.—Frauengestalten Gerhart Hauptmanns. Ein Beitrag zum Verständnis seines Schaffens, von einem Schlesier. *Glatz*: Glatzer Bücherstube, 1933. 207 pp. M. 3.75.

Ziegler, Leopold.—Zwei Goethereden und ein Gespräch. *Leipzig*: Koehler & Amelang [1932]. 90 pp. M. 2.

FRENCH

Augenendt, P.—Eine syntaktisch-stilistische Untersuchung der Werke P. Claudels. Diss. *Bonn*: 1932. 76 pp.

Brauss, A.—A. Le Braz und sein Werk. Diss. *Frankfurt*: 1932. 127 pp.

Constantin-Weyer.—Un homme se penche sur son passé, ed. E. G. Fay and E. B. Harn. *New York*: Holt, 1933. xxxii + 194 + lxxx pp. \$0.92.

Cramer, Fr.—Der Heilige Johannes im Spiegel der franz. Pflanzen- und Tierbezeichnungen. *Giessen*: Selbstverlag des Romanischen Seminars, 1932. 72 pp.

Dietrich, G.—Die verbale Kraft im Substantiv + à mit Substantif und Verwandtes. *Jena* diss. *Halle*: Karras, Kröber und Nietschmann, 1932. 66 pp.

Gerding, Anne.—Adrien Mithouard. Diss. *Bonn*: 1932. 102 pp.

Götz, Luise.—Martial d'Auvergne, Les Arrêts d'Amour. *Frankfurt*: Diesterweg, 1932. 159 pp.

Groeber, G.—Geschichte der mittelfranz. Lit. I. Vers und Prosadichtung des 14 Jh. Drama des 14. und 15. Jh. Zweite Auflage, bearbeitet von S. Hofer. *Berlin*: de Gruyter, 1932. 306 pp.

Hesse, Hermann.—Studien über die zweite Redaktion des Image du Monde. Diss. *Göttingen*: 1932. 72 pp.

Humbert, P.—Peirese. *Paris*: Desclée, de Brouwer, 1933. 324 pp. Fr. 20.

Keller, A.—Die Unterbrechung im Lustspieldialog Molières. Diss. *Hamburg*: 1932. 77 pp.

Klemperer, V.—P. Corneille. *Munich*: Hueber, 1933. 372 pp.

Langer, W.—Friedrich der Grosse und die geistige Welt Frankreichs. *Hamburg*: Seminar für romanische Sprachen und Kultur, 1932. xxii + 195 pp.

Molière.—L'Avare, ed. E. Lebert and H. S. Schwarz. *New York*: American Bk. Co., 1933. xliii + 225 pp.

Moraud, Marcel.—Le Romantisme fr. en Angleterre de 1814 à 1848. *Paris*: Champion, 1933. 478 pp. (Bibl. de la RLC.)

Musset.—Lorenzaccio, ed. T. R. Palfrey and P. E. Jacob. *New York*: Holt, 1933. xxxiii + 198 + liv pp. \$1.00.

Pascoe, M. A.—Les Drame religieux au milieu du XVII^e s. *Paris*: Boivin (1932). 216 pp. Fr. 20.

Payr, B.—T. Gautier und E. T. A. Hoffmann. *Berlin*: Ebering, 1933. 87 pp.

Philippe de Vigneulles.—La Chronique, éd. C. Bruneau. T. 3. *Metz*: Soc. d'hist. de la Lorraine, 1932. iv + 406 pp.

Plate, R.—Franz. Wortkunde auf sprach- und kulturgeschichtlicher Grundlage. *Munich*: Hueber, 1932. 117 pp.

Sainte-Beuve.—Les Grands Ecrivains fr. Moyen âge. XVIII^e siècle. 3 vol. *Paris*: Garnier, 1932. xii + 379 + 357 + 381 pp. Fr. 36.

—, Pages choisies, éd. V. Giraud. *Paris*: Delagrave, 1932. 245 pp.

Schwartz, I. A.—The Commedia dell'arte and its influence on Fr. comedy in the seventeenth century. N. Y. U. diss. *Paris*: H. Samuel, 1933. 192 pp.

Tabachovitz, A.—Etude sur la langue de la version fr. des Serments de Strasbourg. Diss. *Upsala*: Almquist und Wiksell, 1932. 116 pp.

Théophile de Viau.—Pyrame et Thisbé, éd. crit. de J. Hankiss. *Strasbourg*: Heitz, 1933. 137 pp.

Verne, J.—Le Tour du Monde en 80 j., ed. P. T. Manchester and C. A. Rochedieu. *Boston*: Allyn and Bacon, 1933. xii + 226 pp. (Key to Exercises, pub. separately, 33 pp.)

Voretzsch, K.—Altfranz. Lesebuch zur Erläuterung der Altfranz. Literaturgeschichte. Zweite Auflage. *Halle*: Niemeyer, 1932. xiv + 315 pp.

ITALIAN

Alfieri, Vittorio.—Sofonisba: tragedia in cinque atti. Con introduzione e note di A. Avancini. *Milano*: A. Vallardi, 1932. 78 pp. L. 2.75. (Collana di cultura classica.)

— Vita; scritta da esso. Con prefazione e note di C. Sgroi, ad uso delle scuole. *Firenze*: "La nuova Italia," 1932. xii + 291 pp. L. 7. (Scrittori italiani.)

Alighieri, Dante.—La vita nuova; con commento di T. Casini. Terza edizione rinnovata e accresciuta di una scelta del Canzoniere, per cura di L. Pietrobono. *Firenze*: G. C. Sansoni, 1932. viii + 192 pp. L. 9. (Biblioteca scolastica di classici italiani.)

— The Divine Comedy, translated by J. B. Fletcher. Reissue. *New York*: Macmillan, 1933. xiv + 474 pp. \$2.50.

Amoroso, P.—Il canto III del Purgatorio letto nella sala della pontificia Accademia Tiberina in Roma. *Napoli*: A. Crisculi e C., 1931. 23 pp. L. 6. (Lectura Dantis.)

Ariosto, Ludovico.—Satire; con introduzione, commento e bibliografia di M. Ferrara. *Firenze*: F. Le Monnier, 1932. xxiii + 104 pp. L. 9.

Belloni, A.—Paolo Segneri (1624-1694). *Torino*: G. B. Paravia e C., 1931. 102 pp. L. 5.25. (Scrittori italiani con notizie storiche e analisi estetiche.)

Belotti, B.—Poeti e poemi del Brembo. *Bergamo*: Soc. edit. "S. Alessandro," 1931. 198 pp. L. 12.

Biscottini, U.—L'arte e l'anima del Morgante. *Livorno*: R. Giusti, 1932. 116 pp. L. 7.

— Poeti del Risorgimento: Berchet, Mamiani, Pellico, Poerio, Tommaseo, Mazzini, Garibaldi, Aleardi, Prati, Fusinato, Zanella, Mercantini, Mameli. *Livorno*: R. Giusti, 1932. 226 pp. L. 15.

Bosticca, G. B.—Del Veltro allegorico attraverso il poema sacro. *Pescia*: Tip. G. Franchi, 1932. viii + 248 pp.

Botero, Giovanni.—Delle cause della grandezza delle città. Ristampa dell'edizione principe del 1588 a cura di M. de Bernardi. *Torino*: Istituto giuridico della r. Università, 1930. 84 pp. (Testi inediti o rari pubblicati sotto la direzione di F. Patetta, no. 1.)

Buonocore, O.—La Gerusalemme liberata. *Ischia*: "La cultura," 1932. 52 pp. (Biblioteca de La cultura, no. 147.)

Caro, Annibal.—Lettere familiari scelte, con prefazione di F. Costèro. Volume unico. *Milano*: Sonzogno, 1930. 352 pp. L. 4. (Biblioteca classica economica, no. 63.)

Carraroli, D.—Prontuario dantesco. Dizionario delle persone, dei luoghi e delle cose contenuti nella Divina Commedia; con annotazioni e commenti. *Milano*: Sonzogno, 1931. 124 pp. L. 1.60. (Biblioteca del popolo, no. 643-644.)

Cestaro, B.—Carlo Gozzi: 1720-1806. *Torino*: G. B. Paravia e C., 1932. 110 pp. L. 5.25. (Scrittori italiani con notizie storiche e analisi estetiche.)

Cristofori, G.—Giuseppe Giusti; 1809-1850. *Torino*: G. B. Paravia e C., 1932. 114 pp. L. 5.25. (Scrittori italiani con notizie storiche e analisi estetiche.)

Croce, Benedetto, e Caramella, Santino.—Politici e moralisti del Seicento: Strada, Zuccolo, Settala, Accetto, Brignole Sale, Malvezzi. A cura di —. *Bari*: G. Laterza e figli, 1930. 318 pp. L. 25. (Scrittori d'Italia, no. 128.)

Daurant, Lucia.—Riccardo Pitte. *Trieste*: Edizioni C. E. L. V. I., 1931. 194 pp. L. 10.

Di Francia, L.—La leggenda di Turandot nella novellistica e nel teatro. *Trieste*: Edizioni C. E. L. V. I., 1932. 199 pp. L. 10. (Pagine di coltura, no. 13.)

Drago, Liana.—Storia delle tragedie manzoniane. *Roma*: Albrighi, Segati e C., 1931. 131 pp. L. 15. (Biblioteca della "Rassegna," no. 13.)

Farqui, E.—La palla al balzo. *Lanciano*: G. Carabba, 1932. 268 pp. L. 9.

Ferrigni, M.—Uomo allegro . . . "Yorick." Aneddoti. *Roma*: A. F. Formiggini, 1930. 145 pp. L. 9. (Aneddotta, no. 1.)

Formica, N.—L'autore di "Galera": Tullio Murri. *Reggio Calabria-Palmi*: Ediz. Barbare, 1930. 79 pp. L. 5.

Fradeletto, A.—Ultime pagine di —. Poesia. Evoluzione storica della letteratura italiana: saggi. *Venezia*: Off. graf. C. Ferrari, 1931. 50 pp.

Galati Vito, G.—Giosuè Borsi. *Firenze*: A. Vallecchi, 1930. 110 pp. L. 8.

Galiani, F., e il suo secolo. Aneddoti scelti da R. Palmarocchi. *Roma*: A. F. Formiggini, 1930. 191 pp. (Aneddotta, no. 12.)

Giunta, N.—Prosa e poesia. *Reggio Calabria*: A. Giuli, 1930. 67 pp. L. 8.

Goldoni, Carlo.—Le donne curiose. Commedia in tre atti, con introduzione e commento di G. Bottoni. *Milano*: C. Signorelli, 1929. 75 pp. L. 3.

—Commedie scelte. Un curioso accidente; La sposa sagace; I rusteghi; Il ventaglio; Gli innamorati; Le baruffe chiozzotte. Volume primo. *Milano*: Sonzogno, 1932. 335 pp. L. 4. (Biblioteca classica economica, no. 40.)

Gothein, P.—Francesco Barbaro. Früh-humanismus und Staatskunst in Venedig. *Berlin*: Die Runde, 1932. 418 pp.

Guerrigieri Crocetti, C.—G. B. Giral di ed il pensiero critico del secolo XVI. *Roma*: Albrighi, Segati e C., 1932. 766 pp. L. 50. (Biblioteca della "Rassegna," no. 14.)

Leopardi, Giacomo.—I canti, con proemio e commento di I. Sanesi. *Firenze*: G. C. Sansoni, 1931. xiii + 210 pp. L. 8. (Biblioteca scolastica di classici italiani.)

Machiavelli, Niccolò.—Il principe. Prole-

gomeni e note critiche di L. Russo. *Firenze*: F. Le Monnier, 1931. lxxvi + 194 pp. L. 20.

—Mandragola et altre cose piacevolissime. *Reggio Emilia*: E. Ferraboschi, 1929. 185 pp. L. 5.

Masselli, Antonio.—Giudizi e consensi sulle poesie "Piccole anime" e "Spiritalismo" di —. *Napoli*: Tip. L. Barca, 1931. 246 pp.

Maugeri, S.—Ricostruzione storica della conversione morale del Petrarca. *Catania*: Tip. M. Galati, 1932. 55 pp.

—Appunti letterari. *Catania*: Tip. M. Galati, 1932. 32 pp. (Repr. fr. the "Popolo di Sicilia," I.)

Mazzelli, Virginio.—Prose e poesie scelte. Raccolta postuma a cura degli amici. *Reggio d'Emilia*: Scuola di bibliografia italiana, 1931. 278 pp. L. 15.

Mazzini, Giuseppe.—Epistolario. Vol. XXXIII. *Imola*: Tip. P. Galeati, 1931. vi + 385 pp. (Edizione nazionale degli scritti di G. Mazzini; scritti editi ed inediti, LVII.)

Merlo, C.—La donna di Guascogna e il re di Cipro. Novella (Decam. I, 9) tradotta nei parlari del Lazio. I: Valle dell'Aniene. Trascrizioni fonetiche, con commento linguistico di —. *Roma*: Società filologica, 1930. iv + 93 pp. L. 35. (I dialetti di Roma e del Lazio: studi e documenti pubblicati in memoria di E. Monaci, no. V.)

Metastasio, Pietro.—La clemenza di Tito. Con introduzione e note di A. Scuppa. *Modena*: Soc. tip. Modenese, 1930. 129 pp. L. 6.

Orrei, E.—Giordano Bruno e la sua dottrina. *Milano*: S. a. L. F. Cogliati, 1931. 240 pp. L. 12. (Letteratura, storia, filosofia.)

Pacot, P.—Alfonso Ferrero, poeta piemontese. *Turin*: L'Ansègna di Brandè, 1932. 63 pp. L. 2.

Parini, Giuseppe.—Il Giorno e le Odi, a cura di L. M. Capelli. *Milano*: Federazione italiana biblioteche popolari, 1929. 242 pp. L. 6. (Collana tricolore.)

Petrarca, Francesco.—Rime; coi commenti di Giacomo Leopardi, Eugenio Camerini, ed altri, e con prefazione di F. Costèro. *Milano*: Sonzogno, 1930. 454 pp. L. 4. (Biblioteca classica economica, no. 26.)

Piggioli, F.—Leggende del Verbano. *Milano*: G. Agnelli, 1931. 174 pp. L. 10.

Rinieri, I.—La filosofia di V. Gioberti. I, Giudicata in sè; II, e secondo la critica esterna; III, la "politica dei Gesuiti" per Giovanni Gentile. *Genova*: Tip. Derelitti, 1931. 344 pp. L. 20.

Rizzi, F.—Annibal Caro, 1507-1566. *Torino*: G. B. Paravia e C., 1931. 105 pp. L. 5.25. (Scrittori italiani con notizie storiche e analisi estetiche.)

Sacchetto, A.—L'elogio del buon volere e del giusto amore nel canto XVIII del Purgatorio. *Firenze*: F. Le Monnier, 1931. 36 pp. L. 5.

Sorbelli, A.—Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia. Volume XLVIII: Pesaro. *Firenze*: L. S. Olschki, 1931. 4to., 422 pp.

Strinati, E.—Ombre e penombre del teatro di prosa. Spunti critico-polemici di ieri e d'oggi. *Milano-Como*: Casa edit. tip. "Quaderni di poesia" di E. Cavalleri, 1932. 290 pp. L. 10.

Talanti, F.—Sottovento. Carducci, Thovez, Oriani. Con un'appendice di sonetti romagnoli. *Rimini*: Tip. G. Castagnoli, 1930. 190 pp. L. 12.

Taroni, N.—Ippolito Nievo. *Milano*: Sonzogno, 1932. 187 pp. L. 4.

Titone, V.—Critica vecchia e nuova. Volume primo. *Firenze*: Casa edit. "La Nave," 1932. 217 pp.

Tommaseo, Niccolò.—Norme di vita, dedotte dalla mia esperienza interiore. Saggi religiosi inediti a cura e con prefazione di P. Misciattelli. *Firenze*: F. Le Monnier, 1932. xvi + 185 pp. L. 12.

Treves, E.—Leggende piemontesi. *Milano*: Soc. edit. "Unitas," 1931. 263 pp. L. 10.

Volpe, Laura.—Le idee estetiche del cardinale Sforza Pallavicino. *Castelvetrano*: Tip. A. Searaglino, 1930. 55 pp.

Zangari, D.—Ancora sul luogo di nascita di Gaetano Argento (Spunto polemico). (Followed by) *Analecta calabra*. Galati, V. G., Gli scrittori delle Calabrie. Dizionario bio-bibliografico. *Napoli*: "La grafica," 1930. 255 pp. L. 20.

SPANISH

Acuña, A.—Ensayos. 2ª serie. *Buenos Aires*: Espiasso y Cía., 1932.

Cadalso, J.—Noches lúgubres. Ed. by E. Cotton. *Liverpool*: Bulletin of Spanish Studies, 1933. 64 pp. (Plain text series, 2.)

Cervantes.—El Ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha. *Madrid*: Librería Bergua, 1932. 878 pp. 4 ptas.

Coloma, L.—Lecturas recreativas. Vols. II, III, IV y V. *Madrid*: Razón y Fe, 1932. 340, 298, 299 y 194 pp. (Obras completas, III, IV, V y VI.)

Colón, H.—Historia del Almirante Don Cristóbal Colón, por su hijo. . . . Tomo I. *Madrid*: V. Suárez, 1932. clxi + 418 pp. 10 ptas. (Colección de libros raros o curiosos que tratan de América. Tomo V.)

Cruz, San Juan de la.—Poesías. Ed. by E. A. Peers. *Liverpool*: Bulletin of Spanish Studies, 1933. 47 pp. (Plain text series, no. 1.)

Diego, G.—Antología de la poesía española, 1915-1931. *Madrid*: Edit. Signo, 1932. 469 pp. 15 ptas.

Estébanez Calderón, S.—Cristianos y Moriscos. Ed. by A. Parker. *Liverpool*: Bulletin of Spanish Studies, 1933. 91 pp. (Plain texts series, 3.)

Ford, J. D. M. and M. I. Raphael.—A bibliography of Cuban belles-lettres. *Cambridge, Mass.*: Harvard University Press, 1933. x + 204 pp.

González Palencia, A.—Don Pedro Niño y el condado de Buelna. *Santander*: [s. i.], 1932. 3 ptas.

Gorkin, J. G.—Diez novelistas americanos. Recopilación y prefacio de. . . *Madrid*: Edit. Zeus, 1932. xviii + 232 pp. 5 ptas.

Herrera, L. P.—Poesías. Antología Hispano-Americana. [Contiene autores españoles]. *Buenos Aires*: J. Menéndez, 1932.

Levene, R.—Historia Argentina. 2 tomos. *Buenos Aires*: 1932. 472 y 594 pp.

Miranda Podadera, L.—Análisis gramatical de la Lengua Española. Curso superior. 12ª ed. *Madrid*: Autor, "Villa Miranda," Ciudad Lineal, 1932. 238 pp. 7 ptas.

Pagés, A. y J. Pérez Hervás.—Gran Diccionario de la Lengua Castellana (de autoridades). *Barcelona*: Fomento Comercial del Libro, [s. a.] 5 tomos de 950 pp. 250 pp.

Pérez Galdós, B.—Torquemada en la hoguera. *Nueva York*: Instituto de las Españas, 1932. xlviii + 131 pp.

Petty, M.—Some epic imitations of Ercilla's La Araucana. *Urbana, Ill.*: University of Illinois, 1932. [21 pp.] (An abstract of a thesis.)

Sachs, G.—Die germanischen Ortsnamen in Spanien und Portugal. *Berlin*: 1932. vii + 39 pp.

Sáenz y Sáenz, H.—Aspectos de la vida española a través de las obras de don Benito Pérez Galdós. *Urbana, Ill.*: University of Illinois, 1932. [16 pp.] (An abstract of a thesis.)

Salaverria, J. M.—Iparraguirre, el último bardo. *Madrid*: Espasa-Calpe, 1932. 184 pp. 5 ptas.

Sánchez Rojas, J.—Sensaciones de Salamanca. *Salamanca*: Diputación Provincial, 1932. 67 pp. 3 ptas.

Swain, J. O.—Vicente Blasco Ibañez exponent of realism. *Urbana, Ill.*: University of Illinois, 1932. [20 pp.] (An abstract of a thesis.)

GENERAL

Bloomfield, L.—Language. *New York*: Holt, 1933. x + 564 pp. \$3.00.

Etienne, S.—Défense de la Philologie. *Paris*: Droz, 1933. 73 pp.